ACTE III, SCÈNE XIII.

LES TROIS AMIS,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Menissier et Bellevue,

Bibliothèque Nationale R.F. Imprimés

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 26 JANVIER 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ANTOINE	M. Sévin.	Mme BENOIT, femme de charge	Mme Réal.
DE SAINT-JULIEN	M. Adam.	DESMARAIS (3e rôle)	M. Gustave.
THÉODORE D'ARCY	M. Poizard.	UN INTENDANT	M. Tourtois.
MAINGOT	M. Gobert.	UN CHEF	M. Jouanne.
VICTOR VALERY	M. Henri.	UN GROOM NOIR	M. Célestin.
Mme DE SAINT-JULIEN	Mlle Laverny.	UN TAPISSIER	M. Alexandre
ERNESTINE, sa fille	Mlle Bauneval.	Invités, Valets, Tapissiers.	

La scène se passe en 1841 ; au premier acte, à la villa de St-Julien; au deuxième acte, à Paris, dans l'appartement de Théodore ; au troisième acte, à quelques lieues de Paris, dans le domaine d'Antoine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon élégamment meublé et doré ; quand les fenêtres et les portes du fond sont ouvertes, on aperçoit un parc anglais.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BENOIT, Ouvriers, Domestiques.

Ils époussettent et frottent les meubles, et mettent des bougies dans les girandoles et dans les lustres. Pendant cette courte scène, on voit des pâtissiers, des marmitons traverser rapidement le parc au fond, avec des viandes froides, des pâtisseries, des sucreries et des fruits de toutes sortes.

CHOEUR.

Air :

Travaillons,
Dépêchons,
Et que notre ouvrage
Soit bientôt
Comme il faut ;
Car ici tantôt

Nota Pour le directeur de province, ce drame peut être joué facilement sans couplets

77868

Le plaisir
Va saisir
Chaque personnage,
Qui, joyeux,
S'lon ses vœux,
Verra ces beaux lieux;
Ah! rendons ces lieux
Merveilleux!

Mme BENOIT, *entrant*. Oui, dépêchez-vous de me débarrasser de votre présence, et puissiez-vous ne jamais revenir!

UN TAPISSIER. Madame la femme de charge est toujours de mauvaise humeur.

Mme BENOIT. Sans doute, quand je vois une pareille dépense...

LE TAPISSIER. Qu'est-ce que c'est que ça pour un homme riche comme monsieur de Saint-Julien?

Mme BENOIT, *à part*. Riche! riche!

LE TAPISSIER. Et puis, madame Benoît, si les richards n'étaient pas un peu larges, que deviendraient les pauvres diables qui ont leur état à faire et leur famille à élever?

Mme BENOIT, *brusquement*. Pourquoi avez-vous une famille?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNESTINE, *entrant en courant*.

ERNESTINE. Oh! ma bonne, ma bonne... tout cela est ravissant; la salle du bal sera magique; l'illumination du parc sera merveilleuse; et ce salon... où l'on doit jouer et faire de la musique... Papa a déjà donné bien des fêtes, mais celle-ci sera la plus brillante

Mme BENOIT, *à part*. Oui... aux derniers les bons!

ERNESTINE, *aux ouvriers*. Messieurs, je vous félicite sur votre goût.

LE TAPISSIER, *aux autres*. A la bonne heure, au moins, voilà une demoiselle qui nous rend justice!

Mme BENOIT. Ces préparatifs te rendent donc bien heureuse, Ernestine?

ERNESTINE. Mais ces questions ne se font pas, maman Benoît; j'ai quinze ans, on dit que je suis assez gentille, on vante mes talents de musicienne et de danseuse, et tu ne veux pas que je sois ravie à l'idée seule d'une fête, d'un bal?...oh! d'un bal surtout!

Elle exécute quelques pas pendant le couplet.

AIR : *Je te prends sans dot.*

Destin enchanteur!
Un bal! quelle ivresse!
Il fait de bonheur
Palpiter mon cœur.
Sans cesse
Au danseur
Prouver sa souplesse.
Oui, voilà.
C'est cela,
C'est là le bonheur!
Oui, voilà,
Comme ça,
Prouver sa souplesse
C'est le vrai bonheur! } *Bis*
Quand je danse avec grâce,
De la nuit au salon
Ne pas quitter la place,
C'est mon ambition!
Le galop est ma passion;
Maman Benoît ne dit pas non...
REPRISE.
Destin enchanteur, etc.

Mme BENOIT, *à part*. Hélas! c'était ainsi que je pensais à son âge.

ERNESTINE, *étourdiment*. Vois-tu d'ici, monsieur Théodore qui s'avance vers le fauteuil où je suis assise...

Mme BENOIT. Pourquoi plutôt monsieur Théodore?

ERNESTINE, *ingénument*. Ma foi! je ne sais pas pourquoi ma bouche a prononcé son nom plutôt que celui d'un autre; peut-être parce qu'il a pour moi mille attentions, mille bontés, une amitié vive et sincère... et cette amitié, je suis franche, je la lui rends du plus profond de mon cœur.

Mme BENOIT. Et lui, homme de vingt-huit ans, sait-il qu'il a pour amie un personnage aussi grave qu'une étourdie de quatorze à quinze?

ERNESTINE. Non, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de le lui dire; mais quand cela serait, monsieur Théodore n'est-il pas mon cousin, un des plus anciens amis de mon père? Va, ma bonne Benoît, quoique tu aies l'air de me plaisanter, moi je me doute que mon cousin éprouverait une grande joie s'il savait combien j'ai d'estime et d'attachement pour lui.

Mme BENOIT, *à part*. Et moi, j'en suis sûre.

ERNESTINE, *regardant la pendule et faisant la moue*. O mon Dieu!... déjà quatre heures, et maman qui ne m'a pas encore dit d'aller me parer... Tiens, Benoît, faisons-lui une surprise; viens me faire belle, toi.

Mme BENOIT, *à part*. Pauvre enfant, si naïve, si rieuse! .. si elle savait tous les embarras que je prévois!

ERNESTINE, *la forçant à se retourner*. Mais qu'as-tu donc? ton air est triste et soucieux... un jour de fête!...

Mme BENOIT, *à part*. Ne l'affligeons pas, elle est si jeune! (*Haut.*) Allons donc, folle que tu es, quand j'ai sur les bras tout le tracas de ces préparatifs, ne faudrait-il pas, comme toi, rire et chanter toute la journée?

ERNESTINE. Mais certainement; l'un n'empêche pas l'autre... et moi, je veux que tu ries, je veux que tu chantes, je veux même que tu danses.

Digitized by Google

Mme BENOIT, *riant*. On a beau faire, il faut lui obéir... Veux-tu bien me laisser, petit démon!

ERNESTINE, *frappant de joie dans ses mains*. Vois-tu?.... vois-tu?.... j'étais bien sûre que je parviendrais à te dérider... Je t'aime bien mieux ainsi. (*Se jetant à son cou.*) Oh! ma bonne Benoît, promets-moi de n'être plus jamais comme tout à l'heure.

Les Ouvriers ont été occupés au fond pendant toute cette scène. Mme de Saint-Julien entre; son air est grave et mélancolique.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-JULIEN.

Mme DE SAINT-JULIEN, *s'avançant à pas lents*. Qu'est-ce donc? et que se passe-t-il entre vous?

ERNESTINE, *un peu moins évaporée*. C'est moi qui la grondais, maman... Ne s'avise-t-elle pas d'avoir l'air triste, un jour comme celui-ci.

Mme DE SAINT JULIEN, *bas, à Mme Benoît*. Tu ne lui as rien laissé soupçonner, j'espère?

Mme BENOIT, *de même*. Dieu m'en préserve, madame!

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est bien!... tout ici me paraît terminé. Il reste encore quelque chose à faire au pavillon d'attente... Va, Benoît. (*Aux ouvriers.*) Et vous, messieurs, suivez-la.

LES OUVRIERS, *en se retirant*.

REPRISE.

Travaillons,
Dépêchons, etc.

Ils sortent avec Mme Benoît.

SCÈNE IV.

Mme DE SAINT-JULIEN, ERNESTINE.

Mme de Saint-Julien s'est assise dans un fauteuil.

ERNESTINE, *à part*. Et elle aussi... la voilà plus sérieuse qu'à l'ordinaire... Pauvre maman! je sens que ma gaieté s'en va.

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui souriant mélancoliquement*. Eh bien, mon Ernestine, pourquoi te tiens-tu si éloignée de moi?

ERNESTINE, *se rapprochant vivement d'elle, puis s'arrêtant tout d'un coup comme maîtrisée par le respect*. Moi, chère maman! oh! ne croyez pas...

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui prenant la main et l'attirant vers elle*. Viens plus près, mon ange... Mon seul bonheur, tu le sais bien, est de te sentir dans mes bras. (*Elle la fait asseoir près d'elle, puis écartant ses cheveux, elle dépose un baiser sur son front en disant.*) Chère enfant!

ERNESTINE. Maman, quel sombre nuage obscurcit vos traits?... vous voilà comme était Benoît tout à l'heure.

Mme DE SAINT-JULIEN, *la regardant avec amour*. Tu m'aimes bien, toi, n'est-ce pas! ma fille?

ERNESTINE. En pourriez vous douter?... Moi, votre fille chérie, puis-je faire moins que tous ceux qui vous entourent?

Mme DE SAINT-JULIEN. Je ne te comprends pas.

ERNESTINE. Tout le monde ici vous aime et vous respecte.

Mme DE SAINT-JULIEN, *avec un soupir*. Tout le monde!... ma chère fille... Je ne serais certainement pas jalouse de l'amitié que tu dois avoir pour ton père... Mais réponds-moi.... Que sens-tu véritablement pour lui au fond de ton cœur?

ERNESTINE. Pouvez-vous me le demander?... Je lui dois l'existence... et quoique je le voie rarement... s'il exigeait le sacrifice de ma vie, elle serait à lui.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et... si... un jour, tu ne devais plus le revoir?...

ERNESTINE, *se levant vivement*. Que voulez-vous dire?

Mme DE SAINT-JULIEN. Oh! mais... ne t'alarme pas ainsi... Je ne fais qu'une supposition... dans la vie, il faut tout prévoir... Quand tu seras plus raisonnable, tu sauras qu'en ménage, il peut se rencontrer telles circonstances forcées... qui...

ERNESTINE. Achevez... s'il s'agit de chagrins qui vous soient personnels, j'aurai la raison du cœur.

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, ma fille, si pour un temps... j'étais obligée de me séparer de monsieur de Saint Julien?

ERNESTINE. Vous séparer de lui!

Mme DE SAINT-JULIEN, *vivement*. Oh! réponds, réponds-moi... comme à une véritable amie... de qui voudrais-tu rester la compagne?

ERNESTINE. Ah! ma mère... ma mère... Il a de nombreux amis qu'il ne quitte jamais, lui... qui ne l'abandonneraient sans doute pas... mais vous, vous n'en avez qu'un seul... le bon Antoine... et encore il vient si rarement....

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Si pour vous la vie est amère,
Du sort je veux adoucir le courroux;
Qui donc sur vous veillerait, ô ma mère,
Si je n'étais auprès de vous?
Fille ici-bas à ses devoirs fidèle,
Dans les bons et les mauvais jours,
De sa tendre mère toujours
Est la compagne naturelle. (*Bis.*)

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part*. Merci, mon Dieu! (*Haut.*) Espérons que cela n'arrivera pas; je voulais avoir la mesure de ton affection pour moi. (*L'embrassant.*) Non,

nous ne nous séparerons jamais... Va dire à Benoît de te faire bien belle pour ce soir.

SCÈNE V.

Mme DE SAINT-JULIEN, ANTOINE.

Mme DE SAINT-JULIEN, *allant vivement se rasseoir*. Cachons mes larmes!

Elle essuie ses yeux.

ERNESTINE, *qui rencontre Antoine au fond, lui dit à voix basse*. Maman a du chagrin, tâchez d'en pénétrer la cause, et vous me la direz ensuite.

Elle sort en courant sur la pointe des pieds.

ANTOINE, *à part d'un ton bourru*. Du chagrin!... elle ne connaît que ça... et pour qui, bon Dieu! (*S'avançant.*) Oh! ce n'est pas la peine de tant essuyer vos yeux... on ne me trompe pas facilement, moi! Encore de nouvelles peines?

Mme DE SAINT-JULIEN. Non, toujours les mêmes.

ANTOINE. Oui, oui... Je sais... un mari qui vous néglige.

Mme DE SAINT-JULIEN. Après mon mariage, il ne me fut pas difficile de reconnaître la fausseté du sentiment qu'il avait joué pour captiver mon cœur, et s'emparer de ma fortune, sans laquelle ses projets ambitieux ne pouvaient être exécutés... Je ne regrette donc plus sa feinte tendresse, surtout depuis que l'amour maternel est venu remplir mon âme.

ANTOINE. Eh bien, alors?...

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est l'état de nos affaires qui m'inquiète... Je connais trop, hélas! l'esprit remuant de monsieur de Saint-Julien... depuis longtemps il n'écoute plus aucun de mes avis... et tout me dit qu'une ruine prochaine nous menace.

ANTOINE. Oh! sans doute... un homme aussi spirituel, aussi fin, aussi rusé que lui, se croirait déshonoré de recevoir des conseils d'ami... C'est bon pour moi, qui ne suis qu'une bête... comme ils disent tous!... Aussi je n'en fais pas le fier, moi... et je n'achèterais pas la plus petite partie de bœufs ou de moutons sans consulter les anciens dans la partie.

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est que vous êtes prudent, vous, mon ami.

ANTOINE. C'est votre faute aussi... nom d'un kilo!... Pourquoi diable n'êtes-vous pas venue me demander des renseignements avant de vous marier? Je vous aurais éclairée sur le caractère de Saint-Julien... Pendant six ans que nous avons été au collége ensemble, j'ai eu le temps de l'étudier... si je n'ai pas étudié autre chose.

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais, mon ami, je ne vous connaissais pas alors.

ANTOINE. C'est juste! c'est juste! ils ont raison quand ils m'appellent bête et bourru. C'était bien la peine de me mettre en pension pour ce que j'y ai appris!

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme*

Avec leurs versions et leurs thèmes,
Dont je retenais des lambeaux,
Dans ce monde, des Nicodèmes
Je suis, dit-on, un des plus beaux.
A quoi bon me farcir la tête
De mots que j'estropiais aussitôt!
Avant je n'étais qu'une bête
Et maintenant je suis un sot! } *Bis.*

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais ne vous est-il pas toujours resté un cœur excellent, et un jugement!...

ANTOINE. Oh! pour ça, ma petite mère... Je n'en fais pas le fier... et je n'en disconviens pas... mais à quoi ça peut-il me servir?

Mme DE SAINT-JULIEN, *lui prenant la main*. L'un à me consoler, et l'autre à guider ma conduite.

ANTOINE. Vous avez des conseils à me demander... à moi?...

Mme DE SAINT-JULIEN. Pas encore! mais vous pouvez d'abord m'aider à éclaircir un doute.

ANTOINE. Parlez!

Mme DE SAINT-JULIEN, *s'assurant que personne ne peut les entendre*. Malgré son opulence apparente, monsieur de Saint-Julien est à peu près ruiné.

ANTOINE. Je m'en doutais depuis longtemps.

Mme DE SAINT-JULIEN. De toute notre ancienne fortune, il ne nous reste qu'une rente de 10,000 francs qui est demeurée intacte parce qu'il ne peut en disposer sans mon consentement.

ANTOINE. Gardez-vous de le donner!

Mme DE SAINT-JULIEN. Il ne me l'a pas encore demandé; mais en ce moment je crains qu'il ne médite une entreprise dont il attend monts et merveilles... Connaissez-vous bien son associé, son inséparable Desmarais?

ANTOINE. Pas plus que les bœufs du prochain marché de Poissy... Seulement quand je considère ce beau Mirliflor qui dirige toutes les actions de Saint-Julien... ce lion pur sang, comme ils se nomment entre eux... il me semble que sa figure... a déjà passé devant la mienne... Vous dire où je l'ai dévisagé pour la première fois, ce serait difficile... Mais soyez tranquille... Comme il ne me revient d'aucune façon, je vous promets de ne pas le perdre de vue.

Mme DE SAINT-JULIEN. Leur avez-vous au moins entendu parler de certaines mines

récemment découvertes qu'en ce moment même ils mettent en actions?

ANTOINE. Non.

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, cette entreprise est le prétexte de la fête brillante que monsieur de Saint-Julien donne ce soir: il veut y réunir les nombreux actionnaires qu'il a déjà, dit-il, et ceux plus nombreux encore qu'il espère déterminer à lui accorder leur confiance et leurs capitaux.

ANTOINE. Je comprends.

AIR : *Les Arbustes sont des chênes.*

Quand des chalands à tête folles
Sont rétifs, j' les prends, oui dà,
Avec quelques fariboles;
Vot' mari fait mieux que ça :
Il veut d'une façon nette
Les enfoncer tout de bon,
Au son de la clarinette
Et du cornet à piston! } *Bis.*

Mais attendez donc!... Depuis quinze ans que je suis établi à mon compte marchand boucher, il ne m'a jamais admis chez lui qu'en petit comité, en famille... Ce que j'aime bien mieux, nom d'un kilo!...

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien?

ANTOINE. Eh bien... Je suis du bal aussi, moi!

Mme DE SAINT-JULIEN, *l'examinant.* Effectivement.... Ce costume extraordinaire....

ANTOINE. Je n'en fais pas le fier... mais... il n'est pas mal, n'est-ce pas?

Mme DE SAINT-JULIEN. Monsieur de Saint-Julien veut peut-être vous engager à prendre...

ANTOINE. Ça ce pourrait bien... il a, me dit-il dans sa lettre, à me communiquer une affaire de la plus haute importance, et qui doit m'être très-agréable... Peste! s'il croit qu'il me serait agréable d'enterrer mon argent dans ses mines... il est loin de compte, le cher camarade!

Mme DE SAINT-JULIEN. Il va sans doute s'expliquer avec vous; et de cette façon je pourrai fixer mes doutes.

ANTOINE. C'est ça; j'irai tout vous conter.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et s'ils sont fondés, c'est alors que je vous demanderai des conseils.

ANTOINE, *lui prenant la main.* Comptez sur moi, brave et digne femme... on est bête, mais on a des sentiments et... Mais silence! voici du monde!

Mme de Saint-Julien va s'asseoir à droite et prend un ouvrage de femme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉODORE.

ANTOINE. Théodore Darcy!

THÉODORE. Antoine Roullebois!... toi, ici! mon cher camarade de collége dans la villa du banquier Saint-Julien; car notre ami de Saint-Julien est banquier maintenant... (*A Mme de Saint-Julien.*) Chère cousine, permettez-moi... (*Examinant Antoine.*) Et en costume de bal, encore?

ANTOINE. Mais tu y viens bien toi-même!

THÉODORE. Oh! moi, mon cher... ma place est partout où le plaisir règne... où il y a une fête...

ANTOINE. Ah! c'est juste!... je l'avais oublié... Tu fais des vers, toi... des grands et des petits... des devises... des je ne sais quoi... que tout le monde comprend... qui amusent tout le monde, excepté moi, qui suis trop... tu sais?... comme tu m'appelais au collége.

THÉODORE. Eh! mon Dieu, oui, mon bon Antoine, pour mes péchés je suis homme de lettres.

ANTOINE. C'est ça... et puis tu as des pièces de comédie à tous les spectacles.

THÉODORE. Que veux-tu, mon ami?... le sort nous indique en naissant la route que nous devons suivre... Au collége je me sentais déjà entraîné vers la carrière où je devais trouver gloire et fortune.

ANTOINE. C'est drôle, ça... j'avais toujours entendu dire le contraire.

THÉODORE. Erreur, mon ami! nous avons changé tout cela. Aujourd'hui avec un peu de talent, beaucoup de patience et surtout d'adresse, on peut devenir millionnaire en écrivant.

ANTOINE. En écrivant!!!

THÉODORE. Tu en doutes?... mais au besoin, s'il fallait te le prouver, les exemples fameux ne me manqueraient pas.

AIR de *Philoctète.*

Jadis, mon cher, les écrivains marquants,
Qui corrigeaient les mœurs de ce bas monde,
N'amassaient pas de fortune plus ronde
Que celle, hélas! des plus minces marchands!
Mais aujourd'hui Plutus en grand costume
Chez maint auteur place en riant ses fonds;
Quelle fortune est plus belle, réponds! } *Bis.*
Que la fortune acquise avec sa plume?

ANTOINE, *avec quelque ironie.* Quand tu seras millionnaire, tu ne voudras plus me voir.

THÉODORE. Que dis-tu là, mon bon, mon excellent Antoine?

ANTOINE, *avec un gros rire.* Dam! quand on est boucher comme moi...

THÉODORE. Ah! tu fais des calembours! (*Le prenant par la main, et le présentant à Mme de Saint-Julien.*) Madame, vous voyez dans Antoine le meilleur et le plus fort de tous nos amis de collége.

ANTOINE. Ah! le plus fort!

THÉODORE. Certainement... à coups de poing... c'était lui qui nous protégeait contre les attaques du camarade insolent ou brutal; en vers grecs ou latins nous étions plus solides que lui; mais à défaut des intellectuelles, ses facultés musculaires tenaient en respect une classe entière... il était toujours le premier dans ce genre-là.

ANTOINE, *riant avec bonhomie.* Oui, oui... j'étais alors un assez bon chien de garde.

THÉODORE. Et cependant nous ne méritions pas toujours sa bienveillance, car Saint-Julien ne se faisait pas faute de le mettre dedans quand l'occasion s'en présentait. Oui, madame, déjà votre cher époux donnait au collége des preuves de cet esprit intrigant, subtil et remuant qu'il a porté depuis dans le monde, et c'est sur Antoine qu'il a fait ses premières armes.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas!

ANTOINE, *de même.* Hum! hum!

THÉODORE. Quant à moi j'étais un franc polisson; t'en souviens-tu, Antoine? Parce que j'avais du brillant dans l'imagination, quelque facilité pour apprendre... parce qu'à quatorze ans j'étais presque aussi avancé dans mes classes que mes camarades de dix-huit... parce que les grands m'admettaient dans leur familiarité, je me croyais tout permis... Ce pauvre ami!... l'ai-je fait assez enrager sur l'épaisseur de son esprit... lui ai-je assez dit qu'il n'était bon à rien; qu'il ne ferait jamais rien!... C'est moi, madame, qui ai eu l'infamie de jouer pour la première fois sur le mot boucher. Il paraît, mon gaillard, que tu as retenu le calembour.

ANTOINE. Eh! eh!.. c'est peut-être ce qui a fait ma vocation!... à force de me l'entendre dire...

THÉODORE. Quoi qu'il en soit, à défaut de ce qu'on appelle si orgueilleusement le bel esprit, il a ce qui ne se donne pas: un bon cœur et une conscience libre de tout reproche... en un mot, madame, je vous présente le plus honnête et le plus parfait des hommes.

ANTOINE. Nom d'un kilo, mon petit Théodore, je n'en fais pas le fier; mais tu es toujours aussi bon, aussi franc qu'au collége. Je ne sais pas ce que la fortune nous réserve à tous les trois, mais tape là... et compte sur Antoine, à la vie et à la mort.

THÉODORE. *Il met sa main dans celle d'Antoine, qui la lui serre avec tant de force qu'il ne peut retenir un cri.* Aie! aie! je reconnais l'épaule de mouton qui, à la pension, appliquait de si bonnes torgnoles. (*A Mme de Saint-Julien.*) Pardon, cousine, si je vous entretiens si longtemps de ces souvenirs de jeunesse; mais ils me font éprouver tant de plaisir...

Mme DE SAINT-JULIEN. Mon cher cousin, vous êtes tout pardonné.

THÉODORE, *à Antoine.* Ah ça, mais... c'est la première fois que je te rencontre chez Saint-Julien?

Mme DE SAINT-JULIEN. Nous recevons cependant quelquefois monsieur Antoine... pas aussi souvent que nous le voudrions... mais il n'aime pas le monde; il préfère nos petites réunions de famille.

THÉODORE. Comme chez moi mes petits déjeuner de garçons... et encore cela ne lui arrive que tous les deux ou trois mois...

ANTOINE. Dam! mon cher, quand on a un commerce... le tien, à toi, est d'aller dans les salons... mais moi, qui ne suis qu'un gros boucher...

THÉODORE. Encore?

ANTOINE. Tu ne veux pas?... Étalier alors... moi qui n'ai pas dans la cervelle le plus petit moi pour rire... ensuite il faut que j'aille deux fois par semaine à Poissy et à Sceaux, sans compter mes voyages en Normandie... Ça n'est pas si drôle, ça... et puis je pense au serment que nous nous sommes fait en nous séparant... je parie que tu l'as oublié, toi?...

THÉODORE. Par exemple!... Celui de nous trois, avons-nous dit, qui dans dix-huit ans aura fait fortune, donnera rendez-vous chez lui aux deux autres.

ANTOINE, *joyeusement.* C'est ça!... c'est bien ça!... Sais-tu qu'en voilà déjà quinze d'écoulés, et qu'il n'y en a plus que trois à courir?... (*Bas, en l'attirant à l'écart.*) Dis donc! commences-tu à être en mesure?

THÉODORE. Hélas! non... et toi?

ANTOINE. Ah! dam!... ni moi non plus!

THÉODORE. Mais j'aperçois Julien... et son ombre... ou son soleil Desmarais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

SAINT-JULIEN, *donnant la main à Théodore et à Antoine.* Bonjour, Théodore... Bonjour, Antoine. (*A Antoine.*) Exact à mon bal... Ah! mon ami, voilà qui me réconcilie avec ta sauvagerie ordinaire!

DESMARAIS, *saluant madame de Saint-Julien.* Madame!...

Mme DE SAINT-JULIEN, *froidement.* Monsieur!..

SAINT-JULIEN, *à sa femme.* Comment! madame... pas encore habillée... quand la soirée est sur le point de commencer!

Mme DE SAINT-JULIEN. Je vais sur-le-champ, monsieur...

SAINT-JULIEN. Non, restez, je vous prie... J'ai à vous parler.

THÉODORE. Parbleu!... pour la première fois depuis quinze ans, voilà les trois amis réunis! Savez-vous, mes très-chers, que nos trois différents caractères fourniraient le sujet d'une fort jolie comédie?... Associons-nous?

Air *de l'Apothicaire.*

Que chacun fournisse sa part,
Antoine de son âme pure
Tirera ces bons mots sans art,
Ces mots dictés par la nature.
A moi les airs, les traits d'esprit!
Et puis, comme elle est sans fatigue,
Son élément sans contredit...
Saint-Julien fournira l'intrigue... } *Bis.*

SAINT-JULIEN. Toujours caustique, mon jeune ami.

THÉODORE. Pas si jeune, mon cher... Quinze ans écoulés depuis notre sortie du collége ont fait de nous des hommes... Sais-tu que j'ai mes vingt-neuf ans, mon cousin; que tu vas achever ta trente-troisième, et qu'Antoine, qui ne dit rien là-bas, n'est pas loin de ses trente-cinq ans?

ANTOINE. Je ne te croyais pas si fort en arithmétique!

SAINT-JULIEN. Je ne conçois pas comment on accueille partout ce grave censeur-là.

THÉODORE. Oh! les bons enfants ne sont pas du domaine de la critique.

SAINT-JULIEN. Mes amis, je vais vous prier de me laisser un instant seul avec ma femme et Desmarais.

THÉODORE. A ton aise... les affaires.... ce n'est pas de mon ressort!

ANTOINE, *bas à madame de Saint-Julien.* Qu'a-t-il donc à vous dire?

Mme DE SAINT-JULIEN, *de même.* Je crois le deviner.

THÉODORE. Antoine... je te fais une partie de billard.

ANTOINE. Je ne suis pas fort sur la carambole... J'aimerais mieux la mouche.

THÉODORE. Est-ce parce qu'on met à la bête?

SAINT-JULIEN. Il n'épargne personne.

THÉODORE, *prenant Antoine sous le bras.* Antoine sait bien que j'aime à rire.

Ils vont pour sortir.

SAINT-JULIEN, *criant.* N'oublie pas, Antoine, que nous avons à causer ensemble?

ANTOINE. Sois tranquille! (*A Théodore.*) C'est égal, j'accepte.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT-JULIEN, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

Mme de Saint-Julien a été s'asseoir.

SAINT-JULIEN, *à demi-voix à Desmarais.* Je ne sais en vérité, comment entamer la conversation.

DESMARAIS, *de même.* Il le faut cependant, car les moments nous pressent... si tu veux être directeur en titre, et rester à la tête de notre exploitation des mines de Saint-Rambert... si tu ne veux pas enfin que ce grand projet ne soit pour nous qu'une vaine fumée...

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Ils se consultent! (*Haut.*) Monsieur de Saint-Julien, je suis à vos ordres.

SAINT-JULIEN, *se rapprochant d'elle.* Tu m'as bien souvent reproché, ma chère Hortense, de ne pas te demander des conseils quand j'entreprenais une affaire importante.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Quel langage inusité!

SAINT-JULIEN. Fallait-il à tout propos assombrir ton imagination de femme par les détails techniques d'affaires assommantes.... qui d'ailleurs marchaient sans entraves? Hélas! l'occasion de t'initier au mécanisme de mes opérations ne pouvait pas toujours me manquer, et je devais au moins t'épargner ces ennuis jusqu'au moment où j'aurais besoin du concours de ta prudence... et de ta tendresse pour moi.

Mme DE SAINT-JULIEN. Et ce moment est arrivé?

SAINT JULIEN. Conte-moi attentivement, ma chère Hortense... Tu n'ignores pas que, sans être précisément ce qu'on appelle gênée, ma situation pourrait être plus prospère?... Mais, que veux-tu, dans ce siècle d'argent où le mouvement social ne peut-être comparé qu'à celui d'une machine à vapeur, l'état de banquier est le plus exposé de tous... Depuis quinze ans, ballotté par la bonne et la mauvaise fortune, je me suis vu tantôt sur le pinacle et tantôt près de l'abîme.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas!

SAINT-JULIEN. C'est dans cette dernière position que je me trouve maintenant. (*Mouvement de madame de Saint-Julien.*) Mais rassure-toi... la capricieuse déesse, qui sait que je suis un de ses plus fervents adorateurs, est venue à mon secours en

m'offrant l'occasion de me relever plus brillant et plus solide que jamais.

DESMARAIS, *bas à Saint-Julien.* Ce n'est pas mal... continue.

SAINT-JULIEN. Une entreprise magnifique.... une mine de charbon de terre récemment découverte, va me mettre à même de réaliser promptement des bénéfices énormes.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* C'était donc vrai!

SAINT-JULIEN. Des actions ont été émises par la maison Saint-Julien, Desmarais et compagnie. Un grand nombre de capitalistes s'en sont emparés avec rage, et le succès même de l'entreprise a éveillé l'appétit de certains confrères, qui s'en rendraient maîtres si je ne réunissais pas toutes mes ressources pour conserver le poste et les avantages qui me sont naturellement dus.

Moment de silence.

Mme DE SAINT-JULIEN, *le regardant fixement.* Eh bien, monsieur?

SAINT-JULIEN. A cet effet, j'ai annoncé une mise de fonds personnelle de quatre cent mille francs... mais malgré tous mes efforts... je n'ai pu en réunir... que la moitié.

Mme DE SAINT-JULIEN, *le regardant fixement.* Eh bien, monsieur?

SAINT JULIEN, *bas à Desmarais.* Diable! c'est ici le plus difficile!

DESMARAIS, *de même.* Du courage!

SAINT-JULIEN. Eh bien, ma chère amie... mais d'abord c'est parce que je connais ton cœur que je me suis décidé à t'ouvrir le mien et à me mettre à ta discrétion... quels que soient mes torts envers toi... je sais que ta belle âme n'en a gardé aucun souvenir, et que le bonheur de ton époux est le plus ardent de tes vœux.

Mme DE SAINT-JULIEN, *à part.* L'ingrat! il me connaissait bien autrefois. (*Haut.*) Mais je ne vois pas encore en quoi je puis...

SAINT-JULIEN. Ma destinée est dans tes mains.... Je n'ai pu réunir que deux cent mille francs, je viens de te le dire... Mais j'éclipse mes rivaux, je reprends mon ancienne influence, si tu veux consentir...

Mme DE SAINT-JULIEN, *très-froidement.* A la vente du contrat de dix mille francs de rentes qui nous restent, n'est-ce pas?

SAINT-JULIEN. Femme angélique... ton cœur m'a deviné!... ce soir je pourrai annoncer à nos amis qui admireront ton dévouement...

Mme DE SAINT-JULIEN, *sans aigreur:* Monsieur de Saint-Julien, cessez un langage auquel vous n'étiez plus accoutumé, mais que vous avez moins oublié que je ne l'aurais cru. Votre attachement pour moi, s'il a jamais existé, fut une illusion que vous avez semblé prendre à tâche de m'enlever bien vite... Ne cherchez pas à me faire croire à des sentiments qui n'ont jamais existé, renoncez à ce moyen usé pour obtenir un consentement que je suis résolue à ne vous accorder jamais.

SAINT-JULIEN. Vous me refuseriez?... Mais songez donc, madame, que cette affaire est publiquement annoncée, que les banquiers jaloux, Maingot entre autres, un des rois de la place, n'attendent que mon impuissance pour s'en emparer, et que si je ne produis pas la mise de fonds dont je prétends être propriétaire, je serai bafoué et déshonoré à la bourse.

Mme DE SAINT-JULIEN. J'en suis fâchée; monsieur, si vous m'aviez consultée avant de vous jeter dans cette entreprise, vous n'auriez pas à craindre...

SAINT-JULIEN. Mais, madame, vous me perdez!... Vous n'ignorez pas ma situation, cette affaire seule pourrait la relever...

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est-à-dire vous précipiter encore davantage dans le gouffre, et nous y engloutir, vous, ma fille et moi.

SAINT-JULIEN. Mais si je vous ordonnais...

Mme DE SAINT-JULIEN. Je mépriserais vos ordres.

DESMARAIS. Au nom de votre ancien amour pour Saint-Julien, madame, réfléchissez!

Mme DE SAINT-JULIEN. Je ne fais que deux réflexions, messieurs; que deviendrait ma fille?... Et comment monsieur Desmarais vient-il prendre une part honteuse dans cette intrigue?

SAINT-JULIEN. Je saurai bien me faire obéir, et dût la violence...

Mme DE SAINT-JULIEN. Vos menaces ne m'effraient pas plus, monsieur, que les expressions de votre feinte tendresse ne m'ont touchée!... Je suis déjà bien assez coupable de vous avoir livré la plus grande partie de ma fortune pour la dévorer; libre à vous d'en anéantir les débris avec les amis qui vous conviennent; mais, quant à ce qui me reste, je dois me souvenir, puisque vous l'oubliez, vous, que nous avons une fille... et mon premier devoir est de la soustraire à la pauvreté.

SCÈNE IX.

SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

Tous deux se regardent un instant stupéfaits et en silence.

DESMARAIS. Quelle fermeté!

SAINT-JULIEN. Quelle audace!

DESMARAIS, *raillant.* Une faible femme!...

un esprit si craintif!... qui devait, disais-tu, céder si promptement à ton tendre langage ou à tes menaces!... Tudieu!... quelle faiblesse et quelle crainte!

SAINT-JULIEN. Aurais-je pu jamais penser?... Elle qui, jusqu'à présent, n'avait rien osé me refuser encore!

DESMARAIS. Ah! c'est que tout s'use à la longue... et puis cet amour que les âmes de mère portent à leurs enfants... Vois-tu, mon cher, on n'est jamais trahi que par les siens.

SAINT-JULIEN. Mais qu'allons-nous faire?... moi qui comptais sur cette somme...

DESMARAIS, *à part.* Et moi donc!

SAINT-JULIEN. Moi qui réunis ce soir tous mes actionnaires dans un bal et un souper brillants pour leur montrer au dessert la garantie de ma gestion en billets de banque et en contrat!...

DESMARAIS, *à part.* Oui, les montrer; et moi, les garder!...

SAINT-JULIEN. L'instant approche, et si je ne puis tenir ma promesse... il est un homme surtout qui sera impitoyable...

DESMARAIS. Oui, Maingot, le requin de la bourse, dont la large gueule est toute prête à nous avaler comme des Jonas... si nous ne nous mettons pas en travers avec nos quatre cent mille francs.

SAINT-JULIEN. Que faire, mon Dieu! que faire?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *entrant au fond.* Ce diable de Théodore me gagne toutes les parties... Je n'en fais pas le fier!... Ces hommes de lettres... ça sait tout.

SAINT-JULIEN, *vivement, bas à Desmarais.* Courage! nous sommes sauvés si seulement cet imbécile consent à me servir de caution.

DESMARAIS. Que ce soit notre bouée de sauvetage!

ANTOINE. J'ai vu remonter ta femme chez elle... Je me suis dit: La conférence conjugale est terminée, et...

SAINT-JULIEN. Tu es venu?...

ANTOINE, *gaiement.* Voilà!

SAINT-JULIEN. Tu vois ce vieil ami-là, n'est-ce pas, Desmarais?.... Eh bien! c'est l'exactitude qui s'est faite homme.

ANTOINE. Ah! dam! faut ça dans les affaires .. et comme je suppose que c'est pour une affaire...

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Tels que tu nous vois, nous avons été les deux doigts de la main pendant six ans, nous mettions tout en commun.

ANTOINE, *à part.* Oui... tout d'un côté, rien de l'autre.

SAINT-JULIEN. Oreste et Pylade étaient des ennemis en comparaison de nous.

ANTOINE. Ah ça, mais... ce n'est pas pour parler de notre vieille amitié devant monsieur, qui s'en soucie fort peu, je suppose, que tu m'as prié...

SAINT-JULIEN. Non! sans doute... Mais quand je vais te devoir le plus signalé service, car je connais ton cœur, mon bon Antoine...

ANTOINE. Encore! ça impatiente monsieur!... (*A part.*) Décidément, je l'ai vu quelque part!

Il regarde furtivement Desmarais.

SAINT-JULIEN. Monsieur a l'âme bien placée, et s'il connaissait la tienne, il ne supposerait pas plus que moi que tu puisses me refuser!...

ANTOINE, *avec bonhomie.* Eh bien! voyons... de quoi s'agit-il?

SAINT-JULIEN. Mon ami... une affaire magnifique!... ma maison n'en fait pas d'autres.

ANTOINE. Je sais bien!

SAINT-JULIEN. Une belle affaire se présente donc à moi dans ce moment... Mais pour l'entreprendre, il faut des fonds considérables... quelque riche qu'on soit, on n'a pas toujours des mines d'or dans sa caisse.

ANTOINE. A qui le dis-tu?

SAINT-JULIEN. J'ai mis tout ce que je possédais dans l'acquisition des mines de charbon de Saint-Rambert... Mais, pour terminer, il me faudrait encore une caution... et l'amitié me faisait un devoir de ne pas m'adresser à d'autres qu'à toi.

ANTOINE, *à part.* Merci de la préférence!... (*Haut.*) Des mines! des mines!...

AIR *de l'Artiste.*

On fait plus d'une affaire
Avec les min's, oui dà!
Les min's de charbon de terre
C'est p'tètr' bon, mais tout ça
Ça fait d' mauvais's cuisines,
Et moi qui n' suis pas fou,
J' n'estime en fait de mines
Qu'les mines du Pérou.

SAINT-JULIEN. Mais celles dont je te parle, mon cher, c'est de l'or en barre.

ANTOINE, *comme enchanté.* Ah! ah! (*Avec une bonhomie confiante.*) Et de combien donc serait cette caution?

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Il y vient.

SAINT-JULIEN. Une bagatelle, pour toi qui as de la fortune, et surtout... si l'on fait attention aux résultats immenses de l'entreprise... deux cent mille francs!

Digitized by Google

ANTOINE, *à part.* Il appelle ça une bagatelle! (*Haut.*) J'ai déjà bien entendu parler de tout ça, mais je croyais que tu ne m'invitais à tes fêtes... pour la première fois, sans reproches... que pour me faire prendre quelques actions.

SAINT-JULIEN. Sans doute, c'était d'abord mon intention; mais j'ai réfléchi qu'en faisant ma fortune, je pouvais faire aussi celle d'un ami, et ma foi...

ANTOINE. Peste! ça m'irait assez de faire ma fortune, grâce à toi... Je n'en fais pas le fier! (*Lui serrant la main.*) Ce cher ami!... ce bon Saint-Julien... nom d'un kilo, faut-il que j'aie du guignon... ne pas même posséder la moitié de la somme dont tu désires que je te cautionne!...

DESMARAIS, *interdit.* Diable!

SAINT-JULIEN, *interdit.* Ah! tu n'as pas... voilà mon plus cher désir renversé!... L'affaire était superbe... tu pouvais en profiter... autant que moi... au lieu qu'en ne prenant que quelques actions...

ANTOINE. Mais, dam!... quand on ne peut que ça.

SAINT-JULIEN. Tu étais donc déterminé?

ANTOINE, *avec âme, et quittant son ton de fausse bonhomie.* Eh bien! oui, mon cher Saint-Julien, quoique peu hardi... et par goût ne me mêlant jamais des affaires des autres, j'étais déterminé à venir chez toi; et, là, te prenant la main, et la serrant avec cette bonne affection que tu me connais... à te dire: Mon ami, prends garde à ce que tu vas faire; tu parais disposé à risquer ton va-tout, ton Waterloo, comme on dit dans les cas désespérés.

AIR *de Préville.*

Jusqu'à présent c'est ton avoir
Que t'as laissé dans le bagarre.
Mais en ce jour, autant que j' puis savoir,
A c'lui des étrangers l'homme prudent doit dire: Gare!
Le Tout-Puissant, qui gouverne assez bien,
Posa des lois qui doivent être les nôtres;
Il peut permettre, hélas! d' risquer son bien,
Mais il défend d' risquer celui des autres! (*bis.*)

SAINT-JULIEN, *le regardant un instant en silence, puis partant d'un grand éclat de rire.* Ah! on avait bien raison de dire au collége que tu n'arriverais jamais à rien.

ANTOINE. C'est vrai.... j'aime mieux une vie tranquille que tous les soubresauts de ton existence.

SAINT-JULIEN. Et tu refuses même de prendre des actions?

ANTOINE. Formellement. Mais si tu veux écouter les avis d'un imbécile, je n'en disconviens pas...

SAINT-JULIEN. Ce n'est pas pour recevoir des conseils que je t'ai prié de venir... Tu peux rester à la fête, puisque tu y es tout porté.

Il sort avec Desmarais, qui regarde avec raillerie Antoine stupéfait.

SCÈNE XI.

ANTOINE, *seul.*

Ah! je peux rester puisque... eh bien! il est honnête... Dire que ça a étudié dans un collége!... c'est une belle chose que l'éducation! Certainement que je profiterai de la permission... ne faut-il pas que je veille sur cette pauvre femme, sur sa belle et intéressante enfant?... l'égoïste!... Je ne sais quoi me dit qu'il les entraînera dans sa ruine. Mais Dieu est pour tous, et Antoine est là!

SCÈNE XII.

ANTOINE, ERNESTINE, *parée pour le bal.*

ERNESTINE. Eh bien, mon bon monsieur Antoine, connaissez-vous enfin le chagrin de maman?

ANTOINE, *à part.* Ah! oui, mais gardons-nous bien... (*Haut.*) Dieu! comme vous voilà belle, mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE. C'est vrai, vous ne m'avez jamais vue en toilette de bal.

ANTOINE. Dam! moi... c'est la première fois que je viens...

ERNESTINE. Mais laissons cela, et dites-moi bien vite...

ANTOINE, *à part.* La bonne petite, elle y tient! (*Haut.*) Que voulez-vous qu'on m'ait dit à moi dont l'éducation...

ERNESTINE. Mais je n'ai pas oublié la confiance de maman pour vous... depuis qu'elle vous connaît, elle ne vous cache rien, vous êtes notre ami, notre conseil.

ANTOINE. Il faut bien faire quelque chose pour reconnaître cette confiance... et puis votre mère est une si digne femme, et vous un petit démon... ce qui n'empêche pas que vous soyez un ange; aussi vous pouvez vous vanter d'avoir dans Antoine...

ERNESTINE. Oh! je le sais, je connais votre cœur... mais je ne suis point ingrate.. vous êtes si bon pour moi, vous me parlez en termes si affectueux... vous me gâtez bien un peu, monsieur Antoine... Hélas! pourquoi mon père ne me parle-t-il pas comme vous!

ANTOINE. Ah! oui, pourquoi?

ERNESTINE. Mais tout cela ne me dit pas ce que ma mère...

ANTOINE, *à part.* Nous y voilà encore, (*Haut.*) Votre mère... ne vous tourmentez pas pour elle; mais chérissez-la encore plus,

si c'est possible. Quant à votre père... il faut toujours le respecter, parce que... enfin, c'est votre père; mais madame de Saint-Julien... aimez-la, adorez-la, mon enfant... n'ayez d'yeux que pour elle. (*A part.*) Allons! je sens que je m'attendris et que je vas dire des bêtises.

ERNESTINE, *à part.* Oh! il y a quelque chose!

ANTOINE, *à part.* Courons plutôt me concerter avec elle.

ERNESTINE. Vous me quittez?

ANTOINE. Oui, oui, je reviens dans un instant.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ERNESTINE, THÉODORE.

THÉODORE, *à part.* Elle est seule... c'est tout au plus si j'ose lui parler... Allons donc! un homme trembler devant un enfant!

ERNESTINE, *à part.* Ce que vient de me dire Antoine! (*D'un ton préoccupé.*) Ah! c'est vous, monsieur Théodore!

THÉODORE, *à part.* Ma présence ne paraît pas lui faire grand plaisir. (*Haut.*) On danse ce soir, et je venais retenir ma place auprès de vous.

ERNESTINE. Ah! oui, c'est vrai!... vous voilà de bonne heure?

THÉODORE, *à part.* J'ai l'air de la gêner.

ERNESTINE. Je ne sais ce que j'ai... mais moi qui d'habitude...

THÉODORE. Achevez.

ERNESTINE. Je n'ai pas du tout envie de danser aujourd'hui.

THÉODORE, *à part.* Voudrait-elle ne pas m'accepter pour cavalier?

ERNESTINE. Avez-vous vu Antoine?

THÉODORE. Oui, ma cousine; tout à l'heure encore...

ERNESTINE. Il était bien triste, sans doute?

THÉODORE. Mais non... il n'a jamais tant ri de sa maladresse, car il joue au billard... ah!...

ERNESTINE. Il riait!... oh! mais alors il n'y a rien!

THÉODORE. Quoi donc?

ERNESTINE. Ce bon Antoine!

THÉODORE. Encore!

ERNESTINE. C'est un bien excellent cœur, n'est-ce pas, mon cousin?

THÉODORE, *à part, piqué.* Ah ça, mais, ma chère petite cousine!...

Air de Mme Favart.

Quand près de ma belle sylphide
J'accours pour diriger ses pas,
A l'intention qui me guide
Votre bouche ne répond pas...
Heureux comme un joyeux chanoine,
Je désire, quand je vous voi,
Que vous me parliez moins d'Antoine,
Et que vous pensiez plus à moi. (*bis.*)

ERNESTINE. Vous paraissez un peu fâché, mon cousin, serait-ce contre moi?

THÉODORE. Oh! non certainement. Mais si vous avez compté sur Antoine pour vous faire danser, je dois vous avertir...

ERNESTINE. Y pensez-vous! lui!...

Mme BENOIT, *dans la coulisse.* Ernestine, mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE. C'est la voix de maman Benoît! elle m'avait dit d'aller au pavillon faire les honneurs, en attendant l'arrivée de ma mère! je me sauve pour ne pas être grondée!

Elle sort.

SCÈNE XIV.

THÉODORE, Mme BENOIT, DOMESTIQUES *allumant les bougies.*

Mme BENOIT. Mademoiselle Ernestine... elle n'est pas ici! mais où est-elle, je vous le demande? le pavillon est plein de monde... madame n'est pas encore descendue! et monsieur s'impatiente de ne voir ni sa femme ni sa fille.

THÉODORE. Mais Ernestine me quitte à l'instant.

Mme BENOIT. Là! négliger ses devoirs pour un moment de coquetterie!

THÉODORE. Voyons, Benoît! ne lui en veuillez pas! c'est moi qui l'ai retenue; je suis si bien auprès d'elle...

Mme BENOIT. Tenez, monsieur Théodore, vous m'avez enjôlée par votre gaieté... et puis j'ai cru voir dans votre cœur les sentiments d'un honnête garçon; oui, oui, je vous crois franc, monsieur Théodore.

THÉODORE. Il n'y a pas grand mérite de ma part, je suis venu au monde comme ça.

Mme BENOIT. Cependant, quand j'y pense... depuis que je connais vos sentiments pour mon élève, j'aurais dû en prévenir sa mère.

THÉODORE. Gardez-vous-en bien, ma bonne Benoît! Tout le monde ici, Ernestine elle-même, ignore mon amour... je n'en ai fait la confidence qu'à vous seule, pas même à mon plus ancien ami, Antoine, qui vient ici, à ce qu'il paraît, et qui n'en a fait un mystère.

Mme BENOIT. N'allez-vous pas être jaloux de celui-là... comme il est brave et discret, il est le confident des chagrins de madame.

THÉODORE. Des chagrins!... C'est donc vrai?

Mme BENOIT. Certes, mon petit Théodore, je désire bien qu'Ernestine soit votre femme...

mais si vous deviez devenir un Saint-Julien...

THÉODORE. Ah! maman Benoît!...

Mme BENOIT. Vous ne valez pas mieux les uns que les autres!... Quand à vingt-un ans votre ami de Saint-Julien fit la cour à madame, alors veuve, à dix-huit ans, d'un homme qui déjà l'avait rendue malheureuse, on l'aurait pris pour un petit saint... et il ne lui fut pas difficile, en jouant le sentiment, de captiver le cœur d'une pauvre femme qui ne demandait qu'à aimer. J'avais tout deviné, moi!... mes avis ne manquèrent pas à madame... mais il était écrit là-haut qu'elle serait toujours malheureuse en mariage. (*On entend la ritournelle du chœur.*) Silence! voici la société.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DESMARAIS, MAINGOT, ANTOINE, ERNESTINE, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Sur la montagne.* (Illusion.)

Vive, éclatante,
Et ravissante,
A cette fête en ces beaux lieux,
Quand la folie
Nous y rallie,
Selon nos vœux
Soyons heureux.

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Pas encore descendue.

SAINT-JULIEN, *idem.* Je suis sur les épines! (*Haut.*) Allons, messieurs, un boston, un écarté, une bouillotte!... la danse recommencera après le souper, et dans l'entr'acte nous aurons de la musique, des charades pour nos dames. Mon ami Théodore a rimé le conte le plus charmant que vous ayez encore entendu. (*A Benoît.*) Veillez aux rafraîchissements, et qu'ils soient nombreux! du punch surtout!

Pendant ce temps les tables de jeu se sont garnies. Des groupes de femmes assises causent avec des cavaliers. D'autres entourent Ernestine, qui est au piano.

ANTOINE, *à Saint-Julien.* Je suis allé une fois chez le ministre, en soirée... et, ma foi, ce n'était pas mieux!

UN DANDY, *le lorgnant.* Ah! monsieur est allé chez le ministre... en soirée?

ANTOINE, *saluant.* Oui, monsieur, j'ai eu cet honneur... je suis capitaine dans ma compagnie... et je n'en fais pas le fier! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc avec son morceau de verre?

DESMARAIS, *à Saint-Julien.* Je vais charger Théodore de le griser!

Des domestiques font circuler des glaces, des sirops, du punch.

THÉODORE, *à qui Desmarais a parlé bas, présentant un verre de punch à Antoine.* Goûte-moi ça.

ANTOINE, *après avoir bu d'un trait.* Il n'était pas meilleur chez son excellence. (*Tout le monde rit.*) Est-ce que j'ai dit une bêtise?

ERNESTINE, *se levant vivement, et prenant Antoine par la main.* Messieurs, je vous présente mon protégé, le plus ancien et le meilleur ami de mon père.

Tout le monde redevient sérieux.

ANTOINE, *à part.* Bonne fille, va... je te devine!... A l'amitié, que j'avais pour toi se joint encore la reconnaissance.

Ernestine est retournée au piano en emmenant Antoine qu'elle fait asseoir auprès d'elle.

MAINGOT, *dans un groupe très-animé à gauche.* Oui, messieurs, oui, cette affaire es magnifique... et vous pouvez m'en croire, car je m'y connais.

DESMARAIS, *bas, à Saint-Julien.* Voilà Maingot qui fait l'éloge de notre entreprise!

UN INVITÉ. Mais sur un pareil témoignage nous pourrions, il me semble, dispenser Saint-Julien de fournir les garanties de sa gestion.

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Que dit-il?

L'INVITÉ. Cette justification de confiance me paraît pour le moins ridicule.

DESMARAIS, *à part.* Type des actionnaires, je te bénis!

SAINT-JULIEN, *à Desmarais.* Je suis sauvé alors!

MAINGOT. Non, messieurs, non... La maison Saint-Julien est bonne pour des millions, je le proclame à haute voix; mais dans une circonstance où il s'agit d'intérêts aussi grands, je suis persuadé que Saint-Julien lui-même repousserait ce vote de confiance... N'est-ce pas, Saint-Julien, que je ne dis rien de trop?

SAINT-JULIEN. Certainement, mon cher Maingot, certainement! (*A part.*) Il me met à la torture!

DESMARAIS, *à part.* Heureusement que moi je ne me suis pas avancé.

LE DANDY. Ah ça, mais... définitivement, j'ai beau chercher, je ne vois pas la maîtresse de la maison.

MAINGOT, *à Saint-Julien, avec ironie.* Mon bon ami, madame serait-elle indisposée?

SAINT-JULIEN. Légèrement... elle m'a prié de l'excuser près de vous; cependant elle présidera au souper. (*Bas, à Benoît.*) Allez dire à madame que je lui ordonne de descendre.

UN VALET. Monsieur est servi.

SAINT-JULIEN. Ma ruine est certaine!

REPRISE DU CHOEUR.

Vive, éclatante, etc.

Mme de Saint-Julien paraît, le chœur cesse.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-JULIEN, *un papier plié à la main. Elle est pâle, mais sa figure est tranquille. Elle est mise simplement; elle a un chapeau.*

TOUS. Que signifie?

ERNESTINE, *courant à elle, avec inquiétude.* Maman!

DESMARAIS, *à part.* Ceci prend tout à fait une mauvaise tournure!

ANTOINE, *qui s'est levé et la regarde avec le plus grand intérêt.* Pauvre femme!

Mme DE SAINT-JULIEN, *indique du doigt à sa fille d'aller rejoindre Mme Benoît.* Pardon, messieurs et mesdames, d'interrompre un instant une fête dont ma santé ne me permet pas aujourd'hui de faire les honneurs... Je n'ai qu'un mot à dire à monsieur de Saint-Julien.

SAINT-JULIEN, *qui s'est laissé guider sur l'avant-scène.* Cette conduite, madame...

Mme DE SAINT-JULIEN. Plus bas, monsieur, il y va de votre honneur!

SAINT-JULIEN. Vous auriez pu choisir un autre moment pour m'adresser de nouveaux reproches.

Mme DE SAINT-JULIEN. N'en craignez plus de ma part.

Maingot et le groupe des actionnaires ont repris leur place à gauche, au deuxième plan. Desmarais est presqu'au milieu du côté de Saint-Julien; il est inquiet. A droite, Antoine, Ernestine et Benoît sont réunis; le reste de la société est groupé de diverses façons.

Mme DE SAINT-JULIEN, *regardant du côté d'Antoine.* Le moment du sacrifice est arrivé. (*Antoine lève les mains au ciel.*) J'ai réfléchi, monsieur, à notre dernier entretien... Votre société est réunie, vous ne lui avez pas encore annoncé l'intention de renoncer à votre entreprise, c'est me prouver que vous la mettez au-dessus du bonheur, de la tendresse, de la tranquillité de votre femme et de votre fille.

SAINT-JULIEN. Mais l'honneur m'ordonne de...

Mme DE SAINT-JULIEN. Si je persiste dans mon refus, on dira : Il n'a dévoré que les fonds des autres, c'est un misérable!... Si je sacrifie le peu qui me reste, on vous plaindra, peut-être, en n'accusant qu'un funeste hasard... Je vous apporte ce contrat de rentes tant désiré et l'autorisation de le vendre.

SAINT-JULIEN. Chère épouse, crois à ma reconnaissance, à mon repentir.

Mme DE SAINT-JULIEN. Mais je ne vous remets ces papiers qu'à une condition.

SAINT-JULIEN. Laquelle?

Mme DE SAINT-JULIEN. C'est qu'à l'instant même nous allons nous séparer... J'emmène ma fille, et jamais vous ne nous reverrez...

SAINT-JULIEN. Que dites-vous, madame? Non, non...

Mme DE SAINT-JULIEN. Eh bien, alors, monsieur... entre nous et la brillante fortune, dont l'illusion vous berce, j'aime encore à le croire... choisissez! dites à tout ce monde que vous renoncez à cette entreprise... ou prenez ce contrat.

Ici un trémolo qui vient se fondre avec le chœur.

SAINT-JULIEN, *à part.* Ambition! soif de l'or!...

DESMARAIS, *qui s'est approché de lui.* Finissez-en!.... on vous regarde.... on commence à comprendre... un moment encore, et tu es deshonoré!

SAINT-JULIEN. Grand Dieu! oh! mais c'est l'enfer!...

DESMARAIS, *à Saint-Julien.* Ne m'entends-tu pas?

SAINT-JULIEN, *après un violent effort, tendant la main.* Donnez, madame!

ANTOINE, *à part.* Horreur! il accepte!

THÉODORE. Que se passe-t-il donc?

Mme DE SAINT-JULIEN, *comprimant sa douleur.* Je n'ai plus rien à faire ici!... viens, ma fille... je ne me sens pas bien... j'ai besoin de tes soins... Suis-nous, ma bonne Benoît! (*A la société.*) Que je ne sois pas un obstacle à vos plaisirs.

ANTOINE, *à part.* Ne les perdons pas de vue.

Mme de Saint-Julien traverse le salon, appuyée sur sa fille, et suivie de Benoît et d'Antoine.

CHOEUR, *à voix basse.*

AIR :

Quelle est donc cette affaire?
Ce n'est point une erreur;
En ces lieux un mystère
Cause notre terreur!

Théodore, la main sur son front, est pensif. Tout le monde est dans une attitude inquiète. Desmarais montre à Maingot le contrat que Saint-Julien lui a machinalement laissé prendre. Saint-Julien sur le devant du théâtre semble se déchirer la poitrine.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon fermé très proprement et très-modestement meublé. La cheminée au fond, avec glace, candélabres et pendules. Deux portraits de femme sont de chaque côté de la cheminée; ce sont ceux de Mme de Saint-Julien et d'Ernestine. Outre la porte d'entrée qui est du côté de la cour, il y a trois portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Théodore est en robe de chambre et en pantoufles; Victor est de l'autre côté, près d'un petit bureau couvert de manuscrits: un chef de cuisine, son bonnet à une main et tenant de l'autre une longue note, est au milieu.

THÉODORE, VICTOR, UN CHEF DE CUISINE.

LE CHEF, *d'un air satisfait.* Voyez, monsieur, voilà le menu du déjeuner que vous avez commandé chez mon patron Parly, et que j'ai composé moi-même... j'espère que monsieur...

THÉODORE. Sera satisfait?... si je le suis autant que vous le paraissez de vous-même...

VICTOR. Songez que c'est un repas d'hommes de lettres, et que ces gaillards-là se connaissent en bons morceaux.

LE CHEF. Oh! je le sais, il en vient souvent chez nous.

AIR: *Un Homme pour faire un tableau.*

A l'absinthe ils ont déjà fait
Plusieurs scèn's ou quelques chapitres;
Le nœud de l'intrigue est parfait
Quand ils ont avalé les huîtres;
La truffe arrive, toujours bien m'né
L'chef-d'œuvre march' à le feu les gagne,
Et leur ouvrage est terminé
Au dernier verre de champagne (*bis.*)

THÉODORE, *lisant.* Noix de veau aux truffes... côtelettes au basilic... cailles sautées au madère... Pas mal... pas mal... Ah! mon Dieu! une faute d'orthographe!

LE CHEF. Dans la rédaction?... Ah! dam, monsieur, à nous autres chefs, ce n'est pas notre partie...

THÉODORE. Mais nou... c'est au dessert... qu'est-ce que vous mettrez en regard de votre château du Ham en Charlotte russe?

LE CHEF, *la figure renversée.* C'est, pardieu, vrai! (*Comme par inspiration.*) Le Télémaque en amandes glacées.

VICTOR, *riant.* Qu'est-ce qu'il dit donc?

LE CHEF. Eh bien! oui, ce navire républicain qu'on vient de retirer des sables de Quillebœuf avec ses 3,500 canons.

THÉODORE, *riant.* Très-bien, ce sera de l'actualité... Allez, et souvenez-vous que c'est pour midi.

LE CHEF. A midi sonnant tout sera sur table. (*En sortant.*) J'ai failli être compromis.

SCÈNE II.

THÉODORE, VICTOR.

THÉODORE. Eh bien! mon cher collaborateur... trouves-tu que mon déjeuner de crémaillère soit digne de nos féaux et amis?

VICTOR. Oh! tu fais toujours très-bien les choses.

THÉODORE. Maintenant alors, occupons-nous du plan de notre vaudeville... D'abord as-tu une idée?

VICTOR. Moi! ton collaborateur?... par exemple! d'abord j'ai le titre... *Un déjeuner de garçon.*

THÉODORE. C'est bien usé... mais en soignant les détails...

VICTOR, *s'asseyant au bureau.* Allons, allons, à l'ouvrage.

THÉODORE. Attends que je donne un ordre... Fleur de lis!

VICTOR. Qui diable appelles-tu? (*Riant.*) Ah! oui, ton groom.

THÉODORE. Tu appelles bien ton chien César... Fleur de lis?

FLEUR DE LIS, *paraissant.* Monsieur!

THÉODORE. Je n'y suis pour personne jusqu'à onze heures.

FLEUR DE LIS. Bien, monsieur.

THÉODORE. Je suis à toi... tu dis donc?

VICTOR, *se croisant les bras.* Mon cher ami, avant de passer à l'intrigue de notre pièce, je voudrais bien avoir la clef d'une autre intrigue.

THÉODORE. Qu'est-ce qui te prend?

VICTOR. Ce joli petit logement garni était à louer, tu voulais absolument l'habiter, et c'est moi que tu as envoyé l'arrêter en mon propre et privé nom. Maintenant que tu y es installé... je voudrais bien savoir...

THÉODORE. Ah! ah!... Eh bien, mon cher... c'est justement ce que je ne te dirai pas.

VICTOR. Comment! un secret... pour moi... ton ami, ton collaborateur!...

THÉODORE. Mais tu es le dépositaire de toutes mes inspirations poétiques et autres... à telle enseigne que tu as fait représenter au Palais-Royal, sans m'en dire un mot, une pièce dont je t'avais donné le plan pendant une promenade au bois de Boulogne.

VICTOR. Ah! par exemple!... tu étais en Italie.

THÉODORE. Eh! mon Dieu... qu'est-ce qui songe à te faire des reproches?... je suis assez riche pour perdre quelque chose... et puis, parmi nous, mon cher, cette petite peccadille est devenue si commune...

AIR : *L'amour est, vous en conviendrez.*

D'un auteur défunt sans remord
Le talent vous inspire;
On est bien sur quand il est mort
Qu'il ne peut plus rien dire...
On lui prend son bien,
Ce n'est pas très-bien;
Mais, toujours d'humeur franche,
L'auteur affermi,
Pille son ami,
A charge de revanche.

VICTOR. La pièce a tombé.

THÉODORE, *doctoralement.* Bien mal acquis... dit le proverbe... (*Gaiement.*) Mais laissons cela... il est neuf heures, nous avons du temps avant le déjeuner... à l'œuvre!

Mme BENOIT, *en dehors.* Mais, mon petit bonhomme, je viens voir mon nouveau locataire, monsieur Victor Valery.

FLEUR DE LIS, *en dehors.* Mais, madame, il n'y a pas de Victor ici.

Mme BENOIT. Par exemple!

THÉODORE. Cette voix!

VICTOR. C'est la propriétaire qui vient chercher ses trois mois d'avance... j'avais oublié de te parler de cette condition expresse.

Mme BENOIT. J'entrerai, vous dis-je. (*Elle paraît à la porte, et aperçoit Victor avant Théodore.*) Mais le voici... que me disait donc ce petit Jocrisse?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME BENOIT.

VICTOR, *saluant.* Madame!

Mme BENOIT, *de même.* Avez-vous entendu ce petit farceur en culotte jaune?

VICTOR. Il vous disait la vérité, madame.

Mme BENOIT. Je n'y comprends rien.

VICTOR. Ma foi, madame, ni moi non plus. (*Démasquant Théodore.*) Mais voilà monsieur qui vous expliquera peut-être...

Mme BENOIT. Monsieur Théodore!

THÉODORE. Moi-même, ma bonne Benoît.

Mme BENOIT. En robe de chambre et en pantoufles, comme un homme...

THÉODORE. Qui est chez lui!

Mme BENOIT. Qu'est-ce que cela veut dire?

THÉODORE. Vous allez le savoir... (*A Victor.*) Je crois, mon cher, que nous ne travaillerons pas beaucoup ce matin.

VICTOR. J'en ai l'idée.

THÉODORE. Tu le vois, il faut que je cause... cours chez nos convives... fais lever les paresseux.

AIR *des Deux Reines.*

Va sans plus tarder,
Va de chaque convive
Stimuler,
Rappeler,
La faim toujours vive;
Que chaque étourdi
Vienne,
Et qu'il se souvienne
Qu'à table, Bien merci,
Nous serons tous à midi.

VICTOR.

Je vais sans tarder, etc.

Il sort.

SCÈNE IV.

THÉODORE, Mme BENOIT.

Mme BENOIT. Vous ici, monsieur Théodore!... dans mes meubles!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais je n'en reviens pas.

THÉODORE. En seriez-vous fâchée?

Mme BENOIT. Mais j'en suis ravie, au contraire... est-ce que vous n'êtes pas toujours mon chéri... celui de tous les amis de M. de Saint-Julien que j'affectionnais le plus?

THÉODORE. Tout s'arrange donc pour le mieux?

Mme BENOIT. Mais dites-moi donc vite pourquoi vous ne vous êtes pas directement adressé à moi?

THÉODORE. Ecoutez-moi.

Mme BENOIT. Je suis toute oreilles.

THÉODORE. Vous vous rappelez la terrible séparation qui eut lieu, il y a un an, à la villa de Saint-Julien.

Mme BENOIT. Je vivrais un siècle!...

THÉODORE. Désespéré de ne plus voir Ernestine et sa mère, je brûlais de leur porter quelques consolations... c'était bien naturel, n'est-ce pas, maman Benoît?

Mme BENOIT. Brave jeune homme!

THÉODORE. Elles avaient caché leur retraite à tout le monde... même à moi. Mais j'avais juré de les retrouver... Savez-vous ce que je fis alors?... je courus chez Antoine.

Mme BENOIT. Chez M. Antoine! Eh bien?

THÉODORE. Et tous les deux nous nous mîmes à arpenter Paris.

Mme BENOIT. Avec M. Antoine?

THÉODORE. Oui, tantôt ensemble, tantôt chacun de notre côté.

Mme BENOIT. Et vous n'avez rien découvert?

THÉODORE. Rien... pendant six mois au moins de courses.

Mme BENOIT. En voilà une bonne!

THÉODORE. Que voulez-vous dire?

Mme BENOIT. Moi!... mais rien. (*A part.*) N'oublions pas ma consigne.

THÉODORE. Enfin!... il y a six mois... environ... découragé de tant de courses vaines, j'étais dans la rue de Chartres, celle où nous sommes... Un char funèbre frappe mes yeux... je ne sais quel noir pressentiment me saisit... je m'approche d'une femme au cœur tendre qui s'apitoyait sur le sort de la pauvre défunte, dont les larmes et la douleur avaient, disait-elle, creusé la tombe avant l'âge... Jugez de mon désespoir quand on m'apprend son nom... c'était la pauvre mère que je cherchais depuis si longtemps.

Mme BENOIT, *essuyant ses yeux.* Cruel souvenir!

THÉODORE. Le char s'éloignait... je voulus accompagner madame de Saint-Julien jusqu'à sa dernière demeure... Hélas! je formais presque seul son cortége... Je me hâtai de retourner à la rue de Chartres, pour mêler mes pleurs à ceux de la pauvre Ernestine... J'arrive, tout est désert... on me dit que le matin même une personne respectable avait emmené l'orpheline, et pour la seconde fois je me trouvai séparé d'elle.

Mme BENOIT, *à part.* Il le fallait!

THÉODORE. Plus tard, j'appris que le logement de ces dames avait toujours été occupé par vous, et que vous étiez dans l'intention de le louer en garni.

Mme BENOIT. On m'avait forcée à accepter ce mobilier à titre de récompense de mes longs services... et comme je ne pouvais vivre loin d'Ernestine, on me permit de le louer et de venir m'établir auprès d'elle.

THÉODORE. Privé de sa présence, je conçus alors la pensée de venir respirer l'air qu'elle avait respiré... Ces meubles, qui ont été à son usage, devaient me la rappeler sans cesse... cet appartement tout plein de son souvenir... devenait pour moi un temple dont elle allait être la divinité.

Mme BENOIT. Charmant garçon!... en voilà du parfait amour!

THÉODORE. Je n'osai pas, je vous le confesse, m'adresser directement à vous... je craignais que vous n'ayez plutôt remarqué ma vie dissipée que la passion qui me dévorait, et dont vous ne compreniez peut-être pas toute la pureté.

Mme BENOIT. C'est très-mal, ça, monsieur Théodore.

THÉODORE. Mais j'étais sûr que ma propriétaire me procurerait bientôt l'occasion de faire ma paix avec elle et de lui demander des renseignements sur la triste fin de madame de Saint-Julien et sur le sort de son aimable fille.

Mme BENOIT. Hélas! vous le savez... la pauvre chère femme était minée depuis longtemps par des chagrins qu'elle s'efforçait encore de cacher à sa fille... par ménagement... Elle ne put survivre à la catastrophe de cette belle entreprise des mines... Tout fut englouti... La seule consolation qu'elle emporta dans la tombe c'est que, si les deux cent mille francs qu'elle abandonna ne préservèrent pas monsieur de Saint-Julien de sa ruine... ils lui conservèrent au moins l'honneur.

THÉODORE. Noble cœur de femme!... Mais sa fille?

Mme BENOIT. Dieu avait envoyé à l'innocence une protection inespérée.

THÉODORE. Que dites-vous?

Mme BENOIT. Ernestine achève aujourd'hui son éducation dans un convent, en attendant qu'elle soit en âge de gouverner la maison de son bienfaiteur...

THÉODORE. Le nom de ce convent?

Mme BENOIT. Je ne puis vous le dire.

THÉODORE. Mais celui de l'homme généreux?...

Mme BENOIT. Pas plus l'un que l'autre.

THÉODORE. Oh! je vous en supplie!

Mme BENOIT. Vous ne voudriez pas me faire manquer à mon serment.

THÉODORE. Vous voulez donc me condamner pour toujours à ne pouvoir plus contempler que son image chérie?

Mme BENOIT. Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

THÉODORE. Quoi donc?

Mme BENOIT. C'est que ce portrait...

THÉODORE. Eh bien?

Mme BENOIT. Le second père de mademoiselle m'a ordonné de le lui rapporter.

THÉODORE. M'en priver!... mais non... je le garde... Sans ce portrait, je ne donnerais pas trente francs de votre logement garni... c'est son plus bel ornement.

Mme BENOIT. Eh bien, non, eh bien, non... Gardez-le... je m'arrangerai... je dirai... et puis mon petit Théodore, fiez-vous à moi... vous n'êtes pas inconnu à l'homme généreux... Je lui peindrai votre amour, votre chagrin... Espérez.

THÉODORE. Bonne madame Benoît!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, FLEUR DE LIS.

FLEUR DE LIS, *en dehors.* Mais, monsieur, on n'entre pas.

ANTOINE, *le faisant pirouetter.* Ah! que de façons... nom d'un kilo!

THÉODORE. Antoine!

ANTOINE. Théodore!

Mme BENOIT, *à part.* Ça va se gâter.

TOUS DEUX *à la fois.* Comment se fait-il?...

THÉODORE, *lui serrant la main.* Ce bon Antoine.

ANTOINE *regardant madame Benoit.* Si j'y comprends quelque chose...

THÉODORE. Quel air embarrassé!

ANTOINE. Moi! (*Bas à madame Benoît.*) Comment se trouve-t-il ici?

Mme BENOIT, *à demi-voix.* Il a loué le logement.

THÉODORE. On te dirait préoccupé de l'achat de tous les bœufs de la Normandie.

ANTOINE. Je le voudrais tout de même bien... je n'en fais pas le fier. (*Bas à Mme Benoît.*) Vous n'avez rien dit?

Mme BENOIT, *bas.* Pas un mot.

ANTOINE, *bas.* Continuez.

THÉODORE. Mais enfin quel bon vent t'amène ici?

ANTOINE. Ah! oui... le vent maintenant!

THÉODORE. Est-ce que tu as oublié...

ANTOINE. Par exemple! (*A part.*) Si j'étais malin pourtant... qu'est-ce que je pourrais donc bien lui dire?... Ah!... (*Haut.*) je venais te faire une surprise!

THÉODORE. Une surprise!

ANTOINE. Je me trouve libre ce matin et je me suis dit, en revenant de l'abattoir Rochechouart : Tiens, si j'allais demander à déjeuner à Théodore?

THÉODORE. En voilà une idée!

ANTOINE, *à part.* Plus souvent que j'ai faim!

THÉODORE. On t'a donc donné l'adresse de mon nouveau logement à mon autre de la rue Montholon?

ANTOINE. Parbleu! sans ça. (*A part.*) Je mens comme un vrai dentiste.

THÉODORE. Tu tombes comme mars en germinal.

ANTOINE. Comment?

THÉODORE. Je pends aujourd'hui la crémaillère.

Mme BENOIT. Vous recevez du monde... voilà l'occasion d'exercer mes petits talents.

ANTOINE, *à part.* Qu'est-ce qu'elle dit donc?... (*Il lui fait des signes.*) Psitt! psitt!

THÉODORE. Le déjeuner est commandé chez le traiteur.

Mme BENOIT. Je mettrai toujours le couvert, oh! ça me connaît, ça me connaît!

Elle prend des assiettes, du linge et se donne beaucoup de mouvement.

ANTOINE. Que d'apprêts! J'aurais mieux aimé...

THÉODORE. Déjeuner en petit comité peut-être?... mais ce sont des amis, de bons vivants... des gens de lettres... tu les connais déjà pour la plupart.

ANTOINE. Oh! je sais, je sais.

AIR *de Partie carrée.*

De tes amis je connais les manières.

THÉODORE.

Pourrais-tu donc condamner leurs façons?
Ils mangent bien, ils boivent à pleins verres.

ANTOINE.

Oh! je l'sais bien, ce sont de bons garçons.
Dans leur gaîté, qui tient mêm' du délire,
Si je m' permets un lazzi d' temps en temps,
Les gaillards ont toujours le mot pour rire,
Pour rire à mes dépens. (*bis.*)

THÉODORE. Est-ce que ça te fâcherait?

ANTOINE. J'ai le caractère mieux fait que ça.

Mme BENOIT. Maintenant je vais à la salle à manger.

ANTOINE, *lui faisant des signes.* Psitt! Psitt!

Mme BENOIT, *en sortant.* Vous allez voir, je veux me surpasser.

ANTOINE, *à part.* La vieille folle n'a plus ni yeux ni oreilles.

SCÈNE VI.

THÉODORE, ANTOINE.

ANTOINE. Une crémaillère, un traiteur!... quinze gastronomes à déjeuner! Peste! quel luxe!... il paraît que les affaires ne vont pas mal.

THÉODORE. Les succès ont donné cette année... les droits d'auteur s'en sont ressenti... Mais toi, voyons, mon brave Antoine, es-tu content?

ANTOINE. Couci... couci... ça boulotte... et si la marchandise n'était pas si chère... Je ne suis pas curieux, nom d'un kilo! mais pourquoi deux logements? et par quelle raison ici... en garni?

THÉODORE. Je te donne en cent à deviner où nous sommes.

ANTOINE, *riant.* Je n'en fais pas le fier, je ne suis pas fort sur les charades.

THÉODORE. Cette pauvre madame de Saint-Julien, que nous avons cherchée si longtemps ensemble...

ANTOINE. Eh bien?

THEODORE. Nous sommes ici dans son logement.

ANTOINE. Pas possible!

THÉODORE. Et c'est le hasard...

ANTOINE. Qui fait que tu l'as loué?

THÉODORE. Tiens, tiens, mon vieux camarade... je serais indigne de ton amitié si j'avais encore des secrets pour toi... Jusqu'ici j'ai été discret avec tout le monde; toi-même, je ne t'ai pas laissé lire dans mon cœur... Apprends donc enfin l'amour pur et sacré que je ressens depuis longtemps pour la belle et malheureuse Ernestine...

ANTOINE. Tu en es amoureux?

THÉODORE. Comme un fou!

ANTOINE, *à part.* Ceci est bon à savoir.

THÉODORE. Mon plus grand bonheur serait de l'épouser, de mettre à ses pieds tout ce que je possède.

ANTOINE. Eh bien, qui t'empêche?

THÉODORE. Jusqu'à présent, je n'ai pu savoir sa retraite.

ANTOINE. Vrai! tu ignores?...

THÉODORE. Absolument.

ANTOINE, *à part.* Ceci me rassure.

THÉODORE. Si madame Benoît le voulait... j'en suis certain... Mais elle est là-dessus d'une discrétion impénétrable.

ANTOINE. Dam! si on lui a recommandé... (*A part.*) C'est fameux pour une vieille femme.

THÉODORE. Tout ce qu'elle a pu me dire, c'est qu'Ernestine a trouvé un second père, un homme de tout cœur... dans ton genre, mon bon Antoine... Car, j'en suis bien sûr... tu en aurais fait autant, toi, si tu avais été plus riche.

ANTOINE, *embarrassé.* Tu crois?... peut-être bien, qu'est-ce qui sait?... mais le nom, la demeure de cet homme?

THÉODORE. Je ne sais ni l'un ni l'autre.

ANTOINE, *à part.* Très-bien!

THÉODORE. Mais je ferai tant, que je découvrirai... alors j'irai lui serrer la main et je lui dirai:

Il serre la main d'Antoine.

AIR:

Pour que vos soins ne soient pas imparfaits,
Vous dont le cœur veille sur sa jeunesse,
Sans méfiance accueillez ma tendresse,
Que mon amour se joigne à vos bienfaits.
Vous remplissez une tâche divine;
Partagons-la, tous deux séchons ses pleurs;
Pour tant de maux soufferts par l'orpheline
Ce n'est pas trop de deux consolateurs. (*bis.*)

ANTOINE. Mais tu es donc bien sûr qu'Ernestine partage ton amour?

THÉODORE. Je n'ai jamais osé le lui déclarer... Mais peut-être sera-t-elle sensible...

ANTOINE, *à part.* J'aurai l'œil sur cette passion-là. (*Haut.*) Maintenant je comprends pourquoi tu es venu dans ce logement...

THÉODORE. Oui, mon ami, j'ai voulu habiter les lieux où elle a dû tant souffrir, où la pauvre mère est morte sans maudire le misérable qui la mettait au tombeau.

ANTOINE. Imitons-la, Théodore; le malheureux a été notre ami...

THÉODORE. Que fait-il maintenant?

ANTOINE. Rien de bon!... Depuis sa déconfiture... ruiné, sans crédit, il s'est jeté dans les affaires les plus équivoques..... (*Baissant le ton.*) Et dans ce moment, grâce aux menées tortueuses de son inséparable Desmarais, qui a bien soin de ne jamais se mettre en avant, il est question d'une banqueroute... qui pourrait bien être... frauduleuse.

THÉODORE. Ah! mon Dieu! mais ce Desmarais ne vise-t-il pas à un poste éminent?

ANTOINE. Ces intrigants-là réussissent toujours... ils se fourrent partout.... Mais je veille sur les actions de celui-là... Je me suis procuré une arme avec laquelle je le briserais bien vite, s'il ne me servait pas d'instrument pour corriger Saint-Julien, qui a besoin d'une leçon terrible... Patience, le moment arrivera peut-être, et alors on verra, nom d'un kilo! si le boucher Antoine sait donner un bon coup de massue.

Grand bruit de voix joyeuses au dehors.

THÉODORE. Mais oublions un instant tout ceci, voilà nos convives.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR, AMIS, FLEUR DE LIS, *puis* Mme BENOIT.

Antoine va s'asseoir près de la cheminée, et parcourt un journal.

CHOEUR.

AIR: *du final des Secondes Noces* (Palais-Royal.)

En cet asile avec liberté
Chantons, amis, vive la gaîté!
Mets succulents,
Vins excellents
Attendent de bons vivants.
Par le plaisir
Laissons-nous saisir.
Que nos désirs
Charment nos loisirs.
De bonne humeur,
Faisons honneur
A ce repas enchanteur!

THÉODORE. A la bonne heure!... voilà des gens exacts, jusqu'à ce flâneur de Marin, qui, ordinairement, n'arrive à une réunion que quand tout le monde en est parti.

MARIN, *gravement.* Je connais trop mon Horace pour manquer l'heure d'un déjeuner.

VICTOR. Fleur de Lis!... de l'absinthe et des cigares. (*Fleur de Lys verse, les jeunes gens boivent et fument.*) Dites, mes enfants, quel est celui de vous qui a vu Rachel dans Frédégonde?

MARIN. Elle y est détestable!

VICTOR. Elle y est sublime.

THÉODORE. Ah ça, tâchez de vous mettre d'accord!

MARIN. Moi, j'ai lu le feuilleton de J. J...! et j'en suis pour ce que j'ai dit.

VICTOR. Ah! voilà toujours son J. J... une belle autorité, ma foi!

THÉODORE. Silence, messieurs ; nous sommes tous ici ses justiciales.

AIR *de la Dame blanche.*

Moi, je crains pour ma comédie.

MARIN.

Et moi pour mon drame nouveau...
Mon vaudeville, je parie,
Pourrait rester sur le carreau.

THÉODORE.

C'est pour cela qu'il faut vraiment
Nous comporter très-prudemment...
Prenons garde (*ter.*)
Le gros feuilleton nous regarde, } *Bis.*
Le gros feuilleton nous attend. }

TOUS.

Prenons garde, etc.

MARIN. C'est ça, parlons d'autre chose... de la pièce de Duvernois. Qui est-ce qui l'a vue ?

TOUS. Moi, moi !...

MARIN. Ce n'est pas parce que je suis son ami et son collaborateur... mais c'est la plus fameuse galette...

VICTOR. Tu y as travaillé ?

MARIN. Eh non... Il l'a faite avec un débutant.

THÉODORE. Encore un ! Ça ne ne fait plus que quatre cent quarante auteurs dans la société dramatique.

ANTOINE, *se levant brusquement.* Quatre cent quarante !... Il n'y a pas tant que ça de bouchers à Paris.

VICTOR. Eh ! c'est ce bon monsieur Antoine !

THÉODORE. Oui, messieurs, qui vient déjeuner avec nous !

ANTOINE. Si j'avais su ça, je t'aurais envoyé un superbe aloyau.

MARIN. Eh bien, monsieur Antoine, qu'est-ce que vous dites de tout ça, vous ?

ANTOINE. Ma foi, messieurs, moi, je dis... que je ne dis rien.

MARIN. Et vous n'en pensez peut-être pas plus... Comment, vous n'avez pas une opinion arrêtée sur Arnal... sur Alcide Tousez, sur le petit Ravel ?...

ANTOINE. Je vous avouerai franchement que je connais mieux le bétail que ces messieurs-là, et si la mercuriale de Poissy peut vous amuser, je vais....

TOUS, *riant.* Ha ! ha ! ha !

VICTOR. Une idée messieurs !... un toast à la santé du futur millionnaire qui se trouve parmi nous.

THÉODORE. Comment ! il y a parmi nous un millionnaire en herbe ! qu'il se montre donc cet objet rare et curieux !

VICTOR. Attention ! à la santé de l'ami Antoine !

TOUS. A la santé de monsieur Antoine !

ANTOINE. C'est une mauvaise plaisanterie.

THÉODORE. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de vrai ?

VICTOR. Parce que nous sommes toujours sur la double colline, il croit que nous ne savons rien des choses de ce bas monde... Oui, messieurs, tel que vous le voyez, monsieur Antoine vient d'obtenir la fourniture de la première division militaire, ce qui, joint à sa brillante clientèle...

THÉODORE, *d'un ton de reproche.* Et tu m'en avais rien dit !

ANTOINE. Est-ce que tu les écoutes ? (*A part.*) D'où diable savent-ils cela ?

THÉODORE. Tu me dois une explication, Antoine.

Mme BENOIT. Messieurs, vous êtes servis.

ANTOINE, *à part.* Ça tombe bien à point.

TOUS. A table ! à table !

THÉODORE, *à Antoine.* Est-ce que tu ne viens pas ?

ANTOINE. Va devant, j'achève mon absinthe.

CHOEUR.

AIR : *Ah ! pour un jeune homme* (Festeau.)

L'appétit nous gagne,
Marchons donc tous de concert ;
Que le gai champagne
Vienne embellir le dessert !

Ils sortent tous. Antoine retient Mme Benoit, qui allait les suivre.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, Mme BENOIT.

ANTOINE. Morbleu ! madame la gouvernante, j'ai beau me tuer à vous faire des signes...

Mme BENOIT. Vous m'avez fait des signes, monsieur Antoine ?

ANTOINE. Vous étiez si acharnée à faire ici la femme de charge... comme chez moi... Ah ça, vous voulez donc cumuler ?

Mme BENOIT. C'est que je suis si heureuse d'avoir revu monsieur Théodore !... mon chéri !...

ANTOINE. Je sais que c'est un bon garçon.

Mme BENOIT. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il aime Ernestine.

ANTOINE. Il me l'a dit.

Mme BENOIT. Mais ce qu'il ne vous a pas dit, c'est que dans ce moment il est réduit à ne l'adorer qu'en peinture, quand il est si digne de la posséder en original. Croyez-moi, monsieur, M. Théodore fera un bon mari... je m'y connais... et si j'étais de vous, je...

ANTOINE. Ta, ta, ta, ta ! Il s'agit bien de ça pour le quart d'heure... nous d'un kilo !... vous pensez bien que c'était vous et non pas Théodore que je venais chercher ici.

Mme BENOIT. Ah! ça... bien sûr.

ANTOINE. Tous les quinze jours on m'amène Ernestine de son couvent; elle est sans doute chez moi en ce moment... Allez-lui tenir compagnie pendant mon absence... je pars.

Mme BENOIT. Vous partez?

ANTOINE. Dans deux heures pour Poissy, où m'appellent les affaires de mon commerce... et puis une autre... une acquisition importante que je médite... Mais allez donc, cette enfant va s'ennuyer.

Mme BENOIT, *mettant son chapeau et ses gants.* Ah! mon Dieu... mon élève!... Tant pis, M. Théodore a son Fleur de Lis... Je cours, monsieur, je cours... mais pensez à ce que je vous ai dit. Elle sort.

SCÈNE IX.

ANTOINE, *seul.*

Brave femme!... elle aime Théodore... comme moi... Ah ça, décidément ce gaillard les charme toutes... jeunes ou vieilles... car je parierais bien que ma pupille... Tenez-vous bien, petite dissimulée... si je ne comprends pas toujours ce qu'il y a dans les livres... je lis assez couramment dans les cœurs, et je devinerai votre secret... Elle sera mon héritière... car, moi, je ne me marierai jamais... Oh! non, je n'ai rien de ce qu'il faut pour être... un bon mari... encore moins un homme à femme... je suis trop... comme ils m'appelaient tous au collége. Mais je veux qu'Ernestine soit heureuse... et Théodore... ce diable-là est encore bien dissipé. Attention donc... j'ai juré à la pauvre mère mourante d'assurer le bonheur de son enfant.

SCÈNE X.

ANTOINE, THÉODORE.

THÉODORE. Ah ça, que diable fais-tu là?... tu vides donc le flacon d'absinthe?

ANTOINE, *achevant son verre.* C'est qu'elle est vraiment surfine... tu m'indiqueras ton marchand.

THÉODORE. Les huîtres sont déjà dévorées, et ils t'attendent là-dedans pour te nommer à l'unanimité écuyer tranchant.

ANTOINE. C'est mon état!... présent! Il sort.

SCÈNE XI.

THÉODORE, *puis* FLEUR DE LIS, ERNESTINE.

THÉODORE, *regardant vers la salle à manger.* Les gaillards!... ils vont bien... vrais appétits de vaudevillistes... Allons, bon!... cet écervelé de Fleur de Lis, qui a oublié le coup du milieu, le fin madère.

Il va prendre deux bouteilles de madère sur un guéridon.

FLEUR DE LIS, *entrant avec mystère.* Monsieur, monsieur... une jeune fille, accompagnée d'une dame, qui demande madame Benoît.

THÉODORE. Eh bien! va la prévenir.

FLEUR DE LIS. C'est que madame Benoît vient de sortir précipitamment, tout à l'heure... une affaire, à ce qu'elle a dit...

THÉODORE. Diable! et la jeune fille!... la visite est piquante... (*Lui donnant les deux flacons.*) Va porter cela à ces messieurs. (*Au fond.*) Mesdames, donnez-vous la peine...

Ernestine et une dame entrent.

AIR : *La Walse de Strauss.*

THÉODORE.
Mon Dieu, mon Dieu!
ERNESTINE.
Mon Dieu! mon Dieu!
THÉODORE.
Vous dans ce lieu!
ERNESTINE.
Vous dans ce lieu!
THÉODORE.
Oh! le bonheur!
ERNESTINE.
Oh! le bonheur!
THÉODORE.
Est dans mon cœur.
ERNESTINE.
Est dans mon cœur.
THÉODORE.
Depuis longtemps,
ERNESTINE.
Depuis longtemps,
THÉODORE.
Je vous attends;
ERNESTINE.
Je vous attends;
THÉODORE.
Plus de chagrin;
ERNESTINE.
Plus de chagrin;
ENSEMBLE.
C'est vous enfin!

ERNESTINE. Mais par quel hasard?...

THÉODORE. J'habite votre appartement!

ERNESTINE. Et moi, j'y venais chercher maman Benoît.

THÉODORE. Elle me l'a loué depuis hier pour ne plus vous quitter.

ERNESTINE. Je venais la prendre pour qu'elle m'accompagnât chez mon tuteur.

THÉODORE. Votre tuteur! oh! dites-moi vite son nom... ce qu'il fait, où il demeure.

ERNESTINE. S'il a jugé à propos de rester inconnu, même pour vous... moi qu'il comble de tant de bienfaits, je dois imiter son silence.

THÉODORE. Mais je ne peux plus vivre sans

vous, Ernestine, il faut qu'il m'accorde votre main...

ERNESTINE. Que dites-vous?

THÉODORE. Oh! je n'ai plus la force de vous rien taire... Depuis longtemps je vous aime, chère Ernestine... privé de votre présence... accablé du plus cruel chagrin, seul au milieu d'une multitude insouciante, vous le voyez... je ne pensais qu'à vous!

ERNESTINE, *à part, avec joie.* Il m'aimait! il m'aimait!

THÉODORE. Puisque enfin je vous retrouve, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit ce que doit espérer mon amour... O chère cousine! ne craignez pas de m'ouvrir votre cœur, comme à un ami... à un frère... à un époux.

ERNESTINE, *toute émue.* Monsieur, mon cousin... Théodore... loin de celui qui veille sur moi... je ne puis ni vous entendre, ni vous répondre... je lui demanderai la permission... croyez-le bien... car il ne veut que mon bonheur... Je ne dois pas rester plus longtemps... Il faut que je vous quitte.

THÉODORE. Quoi! déjà?

ERNESTINE Mais, n'en doutez pas, je me retire en remerciant Dieu, qui m'a donné la joie de vous revoir.

ENSEMBLE.

AIR : *de M. Lautz.*

Ernestine, Théodore, il le faut,
Je vous quitte
Bien vite;
Je le sens, c'est trop tôt;
Mais je vais revenir, Tachez de revenir, bientôt.

THÉODORE.

Au moins laissez-moi l'espérance
D'attendrir votre bienfaiteur...

ERNESTINE.

Quelque jour, j'en ai l'assurance,
Oui, vous plairez à mon tuteur!

REPRISE ENSEMBLE.

Ernestine, Théodore, il le faut, etc.

THÉODORE. Je ne dois plus vous retenir. (*A part.*) Et ces mauvais sujets qui sont là... s'ils allaient sortir... si Antoine!... elle serait compromise.

ERNESTINE. Adieu! adieu, mon cousin.

Elle va pour sortir, quand on entend un cliquetis de verres et chanter en chœur:

Coule, coule, joyeux champagne,
C'est Théodore qui payera.

ERNESTINE, *effrayée.* Quel est ce bruit?

THÉODORE. Ah! mon Dieu! ne faites pas attention...

ERNESTINE. Mais vous me disiez que vous étiez seul... que vous étiez triste.

THÉODORE, *à part.* Maudits braillards!

Les chants recommencent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANTOINE, *encore dans la coulisse.*

ANTOINE. Théodore! il paraît que c'est à mon tour de venir te chercher.

ERNESTINE. C'est la voix d'Antoine.

THÉODORE. Tout ce que je craignais...

ANTOINE, *entrant.* Ernestine!

Il laisse tomber son verre.

ERNESTINE, *courant dans ses bras.* Mon bon ami!

ANTOINE, *à part.* Diable! ça se complique.

THÉODORE. Je comprends tout maintenant.

ANTOINE. Ça n'est pas vrai... tu ne dois rien comprendre.

THÉODORE. Oh! malgré toute ta prudence, tu t'es trahi... c'est toi qui es...

ERNESTINE. Mon bienfaiteur! mon second père.

ANTOINE. Taisez-vous donc, petite sotte, taisez-vous donc!

THÉODORE. Homme généreux! mon ami!... mon Antoine!... tu ne voulais pas même me permettre de t'admirer.

ANTOINE. Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a, nom d'un kilo!... j'ai voulu me rendre heureux moi-même... je suis égoïste, moi... je n'en fais pas le fier.

AIR : *d'Aristippe.*

Moi, je n'étais époux ni père,
En elles je trouve une amie, un enfant;
J'étais isolé sur la terre,
Et je n'ai plus seul maintenant. (*bis.*)
L'âge plus tard viendra... pour me distraire
Elle amplora ses jeunes ans;
Tu vois, ami, qu' c'est moi, bien au contraire,
Qui lui d'vrai des remercîments. (*Bis.*)

ERNESTINE *et* THÉODORE. Bon ami!

ANTOINE. Allons, allons, assez... Un boucher qui s'attendrirait... ça serait du gentil! (*A Ernestine.*) Ah ça, au fait... comment êtes-vous ici?

ERNESTINE. Mon ami! le hasard seul... je vous assure...

ANTOINE. Le hasard! c'est ça... il a bon dos, le hasard... et... vous en plaignez-vous de ce hasard-là?

ERNESTINE. Il faudrait être bien ingrate... Mon cousin m'a toujours témoigné tant de bonté... tant d'intérêt!

ANTOINE. Oh! oui... les cousins s'intéressent toujours à leurs cousines... quand elles sont jolies.

THÉODORE. De l'intérêt!... mais c'est de l'amour...

ANTOINE. Tais-toi... devant elle...

ERNESTINE. Ah! il m'a tout dit.

ANTOINE. Et vous ne vous êtes pas mise en colère?

ERNESTINE, *souriant et baissant les yeux.* Au contraire, mon bon ami.

ANTOINE. Ceci est clair... (*Haut.*) Comment! un pareil mauvais sujet!..

THÉODORE. Oh! je vais devenir un modèle de sagesse .. et je commence... demain.

ANTOINE. Songe que je te surveillerai.

THÉODORE. Permets-moi d'espérer.

ANTOINE. Pas avant six mois... un an peut-être.

THÉODORE. Un an!

ANTOINE, *l'attirant un peu à l'écart.* Mon ami... elle est si jeune... et toi si léger, malgré bientôt tes trente ans .. et puis... j'ai juré de la rendre heureuse. .. heureuse!... Ton affaire à toi est désormais de bien comprendre ce mot-là... heureuse!... (*Haut.*) Allons, Ernestine, partons...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLEUR DE LIS.

FLEUR DE LIS. Monsieur, un homme!

THÉODORE. Quel homme?

FLEUR DE LIS. Sa figure est bouleversée, ses habits sont en désordre; foi de Fleur de Lis, il m'a fait peur.

THÉODORE. Son nom?

FLEUR DE LIS. Il se dit un de vos amis et il s'appelle... Ah! mon Dieu!... Saint-Julien!

ERNESTINE. Mon père!

ANTOINE. Lui!

THÉODORE. Que peut-il me vouloir?

ANTOINE. Je m'en doute. (*A Ernestine.*) Vous ne pouvez le voir.

ERNESTINE. Mais c'est mon père!

ANTOINE, *timidement.* Au nom de votre vertueuse mère, dont j'ai été le dernier confident... je vous supplie de m'obéir!

ERNESTINE. Quoi! jamais... mon père?

ANTOINE. Un jour... bientôt peut-être... je vous réunirai. (*A Théodore.*) Dis-lui donc qu'il faut que son père se repente. (*A Ernestine.*) Partons... partons.

THÉODORE. Vous ne pouvez plus sortir... venez... Par ici, entrez... entrez.

Il ouvre une porte à gauche. Ernestine disparaît. Antoine tient la porte entrebâillée de temps en temps.

SCÈNE XIV.

THÉODORE, ANTOINE, *caché, puis* SAINT-JULIEN.

SAINT-JULIEN, *entrant dans le plus grand désordre.* Sauve-moi, Théodore! sauve-moi, ou je suis perdu!

THÉODORE. Dans quel état!... Mais que t'arrive-t-il donc?

SAINT-JULIEN. Le plus grand des malheurs! je suis sous le coup d'un mandat d'amener.

THÉODORE. Mais qu'as-tu donc fait?

SAINT-JULIEN. Jouet de Desmarais, mon mauvais génie, j'ai eu l'imprudence de suivre ses perfides conseils... et je vais peut-être, grâce à lui, tomber au fond d'un abîme, si tu ne me protéges.

THÉODORE. Mais que peut-il contre toi?

SAINT-JULIEN. Ruiné, presque réduit à la misère, je n'étais plus depuis six mois que son prête-nom, que son commis, quoique chef en apparence... En cas de réussite dans nos spéculations, lui, presque seul, devait profiter des bénéfices en ne courant aucun risque si elles échouaient... Elles ont encore mal tourné. Alors, il m'a fait signer des lettres de change à son profit, et pour ne pas compromettre surtout son influence dans l'administration dont il fait partie, il s'est mis à la tête de mes créanciers, s'est constitué partie civile et m'a amené à une faillite qu'il prétend faire déclarer... frauduleuse.

THÉODORE. Antoine avait raison.

SAINT-JULIEN. Depuis quinze jours, j'erre de retraite en retraite; partout on m'a poursuivi... découvert... Alors je me suis rappelé mon parent, mon ami de collége, et sans hésiter je suis venu me jeter dans ses bras.

THÉODORE, *à part.* Que faire? que faire? Mais il est le père d'Ernestine!

SAINT-JULIEN. Tu ne réponds pas! Oh! ne me méprise pas encore; je ne suis pas encore condamné... Sois-en sûr, j'en aurais déjà fini avec une existence qui me pèse parce qu'à chaque instant l'honneur est prêt à m'échapper... mais sais-tu pourquoi je veux vivre? c'est parce que j'ai une enfant... une enfant que j'ai abandonnée et que j'aime toujours.

AIR : *Je sais arranger.*

La main de la loi peut flétrir
Une vie innocente et pure;
Combien, helas! ai-je à frémir
D'être atteint par sa flétrissure!
Je dois trembler de la voir m'avilir;
Car s'étendant sur ma famille
Elle peut aussi rejaillir,
Jusque sur le front de ma fille.

ANTOINE, *à part.* Il y a encore du bon.

THÉODORE. Oui, je te sauverai, je veillerai sur toi comme un fils sur son père. (*A part.*) Mais où le cacher? Là... impossible! mes amis... ici! encore moins... Sa fille .. Antoine...

UNE VOIX, *au dehors.* An nom de la loi, je vous ordonne de me laisser passer.

Final de M. Lautz.

THÉODORE.

Ciel! quelle voix so fait entendre?

SAINT-JULIEN.

Ils m'ont suivi jusqu'en ces lieux;
Ami, je n'ai plus qu'à me rendre...

THÉODORE.

Un instant qu'on les fasse attendre...
Je puis encore te cacher à leurs yeux.
A l'amitié confions sa détresse.
Viens!

Il l'entraîne vers la salle à manger.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE JUSTICE, RECORS.

L'OFFICIER.

Saint-Julien, c'est bien lui!
De par la loi, défense expresse
De lui prêter appui...

THÉODORE.

Je n'ai pu te sauver!

SAINT-JULIEN.

A mon sort je m'apprête

L'OFFICIER.

Par cet acte et de par le roi,
Monsieur, je vous arrête.

SAINT-JULIEN, *tendant la main à Théodore.*

Merci, merci... Messieurs, j'obéis à la loi.

Ils vont pour sortir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VICTOR, MARIN, FLEUR DE LIS, LES AMIS, ANTOINE, *qui ferme la porte sur lui.*

CHOEUR.

Mais qua veut dire cette scène?
Qui nous dérange ainsi?
Un homme qu'on emmène!
Que se passe-t-il donc ici?

L'OFFICIER.

Gardes! entourez bien cet homme
De leur résister je vous somme.

SAINT-JULIEN, *apercevant Antoine.*

Antoine! ô honte! hélas! voici
Ma punition la plus forte!

ANTOINE.

Dieu vengeur! Saint-Julien, c'est ici
Que de douleur ta femme est morte.

THÉODORE, *vivement.*

Que dis-tu... mon ami?... toi si bon!

SAINT-JULIEN.

Je le mérite... ah! bien vite en prison
Emmenez-moi...

Il sort avec l'Officier et les Recors.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, *excepté* SAINT-JULIEN, L'OFFICIER *et* LES RECORS, *puis* ERNESTINE.

ANTOINE.

Que Dieu l'éclaire!
Que son repentir soit sincère!

Ouvrant la porte.

ERNESTINE, *sortant précipitamment.*

Mon père, mon père!
Vous pouviez le sauver.

ANTOINE.

Oui, oui, je l'aurais pu.

ERNESTINE, *se jetant dans ses bras, en sanglottant.*

Pourquoi ne l'avoir pas voulu?
C'est votre ami, c'est mon père.

ANTOINE.

Que ton cœur soit discret!

Essuyant ses yeux.

Ma pauvre enfant! c'est mon secret!

CHOEUR.

Mais que veut dire cette scène? etc.

ACTE TROISIÈME.

Une salle gothique d'un vieux château; meubles Louis XIV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau ils sont en querelle.

L'INTENDANT, Mme BENOIT.

DUO DE MAGDER.

Mme BENOIT.

Vit-on jamais tant d'insolence!

L'INTENDANT.

Vit-on pareille impertinence!

ENSEMBLE.

Je ris entre nous
De vous.

Mme BENOIT. Comment! je ne suis pas madame Benoît, qui, depuis trois ans, ai suivi monsieur Antoine? je n'ai pas toujours été sa femme de charge, je ne ne suis pas celle de cette maison?

L'INTENDANT. Ce que je sais, c'est que rien n'est encore changé ici.

Mme BENOIT. Votre ancien maître, monsieur de Marcilly, n'a pas vendu cette terre, les fermes et le château à monsieur Antoine? nous ne sommes pas venues, Ernestine et moi, nous y installer hier?

L'INTENDANT. Tout cela est parfaitement vrai, et cependant tout ici restera comme devant, jusqu'à ce que monsieur Antoine m'ait donné l'ordre du contraire.

Mme BENOIT. Ah! par exemple!

REPRISE DU DUO.

Vit-on pareille impertinence! etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE. Eh bien, eh bien, on se chamaille ici?

Mme BENOIT. C'est ce monsieur qui prétend que jusqu'à nouvel ordre je n'ai aucun pouvoir dans le château.

ANTOINE. Il a raison, mère Benoit.

L'INTENDANT, *triomphant*. Vous voyez bien.

ANTOINE, *à madame Benoit*. Ah ça, où diable, avez-vous donc la tête? vous savez que j'ai mes raisons pour rester inconnu au moins jusqu'à ce soir, et cela même auprès des gens de service... et vous criez, vous criez... de manière à faire manquer tous mes projets!

Mme BENOIT. C'est que monsieur l'intendant a aussi une morgue....

ANTOINE, *attirant l'intendant à l'écart*. Ne faites pas attention... Ça crie parce que c'est sans éducation... comme moi... et je n'en fais pas le fier... mais ça a un bon cœur...

Mme BENOIT, *achevant avec émotion*. Comme vous.

ANTOINE. Ainsi donc, si je n'avais pas payé cette propriété son prix intégral, monsieur de Marcilly était forcé, peut-être aujourd'hui même, de la donner pour la moitié de ce qu'elle vaut.

L'INTENDANT. Eh! mon Dieu, oui, monsieur; jugez en vous-même : Il y a dix ans que monsieur de Marcilly, étant aux eaux de Wisbaden, perdit au jeu contre un certain Desmarais une somme de deux cents et quelques mille francs... il ne pouvait alors acquitter sa dette... Ce Desmarais, jouant le galant homme, et plaignant même son malheur, se contenta de lui faire signer des lettres de change pour la totalité de la somme... plus les intérêts.

ANTOINE. Il paraît que cet homme-là sait jouer à tous les jeux; cet heureux favori de la roulette est bien ce même Desmarais aujourd'hui revêtu d'un emploi?

L'INTENDANT. Oui, monsieur.

ANTOINE. Mais pourquoi dans les grandes occasions joint-il à son nom vrai ou faux celui de Marcilly?

L'INTENDANT. Voilà le commencement de l'horrible! Cet homme crut avoir besoin d'un nom sonore pour arriver. Que fit-il alors? Il tenait sur la tête de monsieur de Marcilly ces malheureuses lettres de change comme l'épée de Damoclès.

ANTOINE. Comme l'épée de....

L'INTENDANT. Damoclès.

Mme BENOIT. Hein?

ANTOINE. Qu'est-ce que c'est que ça, Daroclès?

L'INTENDANT. Comment! monsieur ne sait pas?... Passons... le mot ne fait rien à notre histoire.

ANTOINE. Ah! je croyais que j'aurais peut être à m'occuper de cet individu... (*A Benoit.*) C'est égal, s'il se présente jamais chez nous....

Mme BENOIT. Soyez tranquille!

ANTOINE, *à l'Intendant*. Continuez.

L'INTENDANT. Monsieur le comte, pour se débarrasser de son infâme créancier, voulait vendre cette propriété, le seul des biens dont sa famille n'eût pas été dépossédée pendant la révolution; mais jusqu'à présent il n'avait pu trouver d'acquéreurs sérieux; la funeste influence de ce Desmarais les éloignait tous. C'est alors que, continuellement menacé dans sa liberté, lui qui tremblait devant l'ombre du déshonneur, lui dont les cheveux blancs étaient purs de toute tache, monsieur de Marcilly consentit en versant des larmes de douleur, à adopter pour fils l'intrigant Desmarais, à qui, dit-on le ciel a refusé une famille.

ANTOINE. En voilà un gueux!

Mme BENOIT. Oh! oui.

L'INTENDANT. Cette adoption, qui aurait rendu tout autre homme si fier, n'était pas le plus cher désir de monsieur Desmarais. Il voulait devenir unique possesseur de cette propriété; sa qualité de fils adoptif s'opposait à ce qu'il poursuivît lui-même mon pauvre et vieux maître, qui, dégoûté des intrigues de ce monde, vivait solitaire dans ce château; mais dans ce qu'on appelle aujourd'hui les affaires, les tiers n'ont pas, comme on dit, été inventés...

ANTOINE. Pour les... oui, je sais ça... C'est alors qu'on vit paraître sur la scène un sieur Saint-Julien, à qui l'autre était censé avoir passé la créance.

L'INTENDANT. Oui, monsieur de Saint-Julien, une autre variante de l'espèce, poursuivit si vigoureusement monsieur le comte que si vous n'étiez pas tombé chez lui comme la Providence, il eût été obligé de céder pour une dette de deux ou trois cent mille francs ce qui en valait plus de sept cent mille!

Mme BENOIT, *essuyant ses yeux*. Le pauvre vieux!

ANTOINE. C'est bien ça... on ne m'avait pas mal renseigné sur les menées de ces gaillards-là... et surtout sur le compte de ce Desmarais. Tudieu! l'association allait bien, c'est dommage de déranger un si beau coup de filet.... J'ai voulu vous garder avec moi, monsieur l'intendant, parce que vous êtes

nn homme.... un homme enfin... Allez, et souvenez-vous qu'il est utile à mes projets que ce château paraisse toujours en vente jusqu'à ce soir.

L'INTENDANT. C'est convenn, monsienr.

ANTOINE. Il viendra ce matin an château deux hommes, l'nn se nomme Théodore Darcy...

Mme BENOIT. Monsienr Théodore!

ANTOINE. Et l'autre Saint-Julien.

L'INTENDANT. Comment!

ANTOINE. Oui, le même que celui dont nous venons de parler. Vous les introduirez dans ce salon sans leur dire qui les fait demander.

L'INTENDANT. C'est bien.

ANTOINE. Quant au reste de la société que j'attends, vous la conduirez dans l'aile droite du château.... Allez!

L'intendant salue et sort.

SCÈNE III.

ANTOINE, Mme BENOIT.

Mme BENOIT, *toute joyeuse*. Est-il, Dien, possible, monsieur? Mon pauvre Théodore, mon chéri, va venir? nous allons le revoir après plus d'un an de séparation?

ANTOINE. Eh bien, oni, vieille bonne mère... vons allez le revoir ce mauvais sujet-là!

Mme BENOIT. Mais alors, monsienr, vons allez me dire pourquoi vous nous avez plantés dans nn convent, Ernestine et moi, depuis le jour où le malheureux Saint-Jnlien fut arrêté chez monsieur Théodore?

ANTOINE. Curiense, vous tenez donc bien à le savoir?

Mme BENOIT. Si j'y tiens! Et pnis nons prescrire de ne donner de nos nouvelles à personnes... par même à monsienr Darcy! en voilà de l'arbitraire et de la cruauté!... Le pauvre garçon a-t-il dû souffrir, lui qui aime tant mon élève!

ANTOINE. C'est ça... si je vous avais écoutée, j'aurais jeté sans dire gare ma pnpille dans les bras de Théodore, parce qu'il lui avait pln de me dire enfin qu'il l'aimait.

Mme BENOIT. Mais la pauvre enfant l'aimait aussi.

ANTOINE. Parblen! croyez-vous que chez Ernestine je n'avais pas deviné le secret de son cœur?... C'était une raison de plus ponr me défier!

Mme BENOIT. Comment?

ANTOINE. N'avais-je pas promis à la panvre mère de veiller snr le bonheur de son enfant, et pour atteindre ce bnt ne fallait-il pas qne je fusse certain du retour de Théodore à la raison?

Mme BENOIT. Et vous le faites revenir aujourd'hui?...

ANTOINE. Parce qu'il est bien gentil à présent... qu'il ne boit plus qu'nne fois par jour du champagne... qu'il travaille comme un enragé et qu'il ne fait plus de dettes.

Mme BENOIT. Alors cette fois-ci... vous allez les unir?

ANTOINE. Vous m'en demandez trop, mère Benoît! je ne suis pas seul maître de la main d'Ernestine... son père existe.

Mme BENOIT, *en colère*. Il est frais, son père!

ANTOINE. Et je l'attends aujourd'hui.

Mme BENOIT. Tous les deux ensemble?... c'est comme un rendez-vous...

ANTOINE. Un rendez-vous! vous avez dit le mot.

Mme BENOIT. Les trois amis de collége vont se retrouver en présence?

ANTOINE. Ah! ma vieille!... à pareil jour, il y a dix-huit ans, nul de nous trois ne prévoyait les événements qui se sont passés depuis...

Mme BENOIT. Ce n'est pas bien clair pour moi.

ANTOINE. Restons-en là... j'entends Ernestine; souvenez-vous que jusqu'à nouvel ordre elle doit ignorer mon acquisition... qu'elle se garde bien d'apprendre à Théodore que je suis ici.

Mme BENOIT, *à part*. Dix-hnit ans! c'est nne époque! ça doit se rattacher à quelque chose.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, *arrivant en courant*.

AIR de *M. Lautz*.

C'est charmant! quel beau jardin!
Qu'on est bien sous ces ombrages,
Ces jets d'eau, ces verts bocages,
Du cœur chassent le chagrin!
Oh! si de ce riant séjour
Je devenais la souveraine,
Me payant bientôt de retour,
Chacun n'aurait que de l'amour
Pour sa folle de reine.
C'est charmant, etc.

ANTOINE. Comment, ma bonne fille, tu serais heureux de demeurer toujours ici?

Mme BENOIT. Mais pas seule, n'est-ce pas, mademoiselle?

ERNESTINE, *avec reproche*. Benoît!

ANTOINE. Et si ce joli rêve se réalisait... si tu commandais un jour dans ce domaine, qui, au fait, n'est pas trop mal, en compagnie

d'un autre dont parle si souvent ta bonne maman Benoît?

ERNESTINE, *empressée*. Ah! mon bon ami, que voulez-vous dire?

ANTOINE. Là, là... comme tu prends feu sur une simple supposition!

ERNESTINE, *tristement*. Ah! oui, sans doute... ce n'est qu'un rêve!

ANTOINE, *la considérant un moment avec tendresse, puis se rapprochant d'elle*. Pauvre orpheline! le temps de tes épreuves est peut-être passé... attends tout de moi... et espère...

Il sort en regardant Mme Benoît et en mettant le doigt sur la bouche.

SCÈNE V.

Mme BENOIT, ERNESTINE.

ERNESTINE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! comme mon cœur bat, je me sens toute émue... qu'a donc voulu dire mon protecteur?

Mme BENOIT. Est-ce que je sais, mademoiselle?... ces hommes... ça a quelquefois des secrets... et ça a la rage de ne pas les dire... ça n'est pas même bon à parler, un homme... Ah! mademoiselle, si c'était nous...

ERNESTINE. Oh! non... tu me caches quelque chose... il n'est pas possible que mon bon ami ne t'ait rien dit... S'il n'y avait rien... il ne m'aurait pas parlé ainsi... maman Benoît, ma petite maman Benoît, je t'en prie...

Mme BENOIT, *à part*. Sainte Vierge! si elle me presse trop...

ERNESTINE. Tu le vois bien?... tu n'oses pas me répondre... Oh! mais... je devinerai... ce parc... ce château... notre présence en ces lieux...

Mme BENOIT. Du tout! du tout! vous n'y êtes pas... vous ne devez pas y être... (*A part.*) Ah! je suis sauvée! (*Haut.*) Eh bien! voyons... puisqu'on ne peut rien vous taire... apprenez...

ERNESTINE. Mais dépêche-toi donc!

Mme BENOIT. Que vous allez revoir M. Théodore. (*A part.*) Il ne m'a pas défendu de le lui dire.

ERNESTINE. Mon cousin!... il se pourrait!

Mme BENOIT. Il l'a invité lui-même.

ERNESTINE. Lui-même! mais en le revoyant après une aussi longue absence, il me sera peut-être impossible de ne pas le laisser lire dans mon cœur.

Mme BENOIT. Eh bien, ne vous gênez pas, mon enfant... n'avez-vous pas à le dédommager des peines qu'il a dû ressentir loin de vous?

ERNESTINE, *avec un soupir*. Il ne souffrait pas seul!

Mme BENOIT. Raison de plus, mon enfant, raison de plus!

ERNESTINE. Il pourra donc être mon mari?

Mme BENOIT. Là-dessus ne m'interrogez pas.

ERNESTINE. Mais puisque tu me permets...

Mme BENOIT, *à part*. Encore un embarras!

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Théodore Darcy!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉODORE.

ERNESTINE. Mon cousin!

THÉODORE, *entrant*. Ernestine!

Mme BENOIT, *à part*. Il a bien fait d'arriver, j'étais au bout de mon rouleau!

THÉODORE. Oh! mais quelle heureuse surprise! une lettre anonyme me donne hier un rendez-vous, important, dit-on, au château de Marcilly, situé à une demi-lieue de Poissy. Ce matin je prends le chemin de fer, la voiture... j'arrive, et c'est vous que je trouve... Comment, après cela, ne pas oublier tous ses chagrins? Mais Antoine est donc ici?...

ERNESTINE. Mon cousin, apprenez...

Mme BENOIT, *bas*. Silence, mademoiselle! (*Haut.*) Mais non, mon cher Théodore, monsieur Antoine n'est pas ici! (*A part.*) Dans ce salon... au moins.

ERNESTINE. Qu'a donc ma bonne?

THÉODORE, *surpris*. Mais, alors, par quel hasard?...

Mme BENOIT, *à part*. Oh! c'est insupportable de ne pouvoir parler!

THÉODORE. Je devine maintenant... c'est dans cette demeure qu'Antoine vous avait cachées à tous les regards, c'est dans cet Eden que vous avez passé une année?

ERNESTINE. Mais non, mon cousin, puisque nous étions au couvent...

THÉODORE. Au couvent!

ERNESTINE. Et que nous ne sommes arrivées ici qu'hier pour la première fois.

THÉODORE. Alors, pourquoi et par qui suis-je donc invité à me rendre dans ce château?

Mme BENOIT, *à part*. Allons-nous-en, ou je me trouve mal!

ERNESTINE, *à part*. Je n'ose plus rien dire!

THÉODORE. Toujours la même obscurité! ma bonne Benoît?... mon aimable Ernestine?

Mme BENOIT. Ne nous demandez rien... nous ne pouvons... nous ne savons rien... mais c'est égal! Espérez, parce que... on ne sait pas... et puis... ce rendez-vous... il y a

un chiffre mêlé à tout cela... dix-huit ans! rappelez-vous... Venez, venez, mademoiselle! Au revoir, monsieur Théodore, à bientôt, à bientôt!

Elle sort en entraînant Ernestine.

SCÈNE VII.

THÉODORE, *seul.*

Dix-huit ans?... que veulent-elles dire?... cette joie de me revoir... leur embarras... leur obstination à se taire... dix-huit ans!... Oh! oui, je me souviens... le rendez-vous! mais qui me le donne?... la lettre n'est pas signée... Est-ce Antoine? est-ce Saint-Julien? et puis Ernestine pour la première fois... elle semblait encourager mon amour... Oh! si j'en crois mes pressentiments... je touche au terme de tous mes désirs.

SCÈNE VIII.

THÉODORE, L'INTENDANT, SAINT-JULIEN, DESMARAIS.

L'INTENDANT. Entrez, monsieur?

SAINT-JULIEN. Théodore!

THÉODORE. Saint-Julien?

DESMARAIS, *interdit.* M. Darcy!

THÉODORE, *le saluant.* Monsieur....

DESMARAIS, *de même.* Monsieur. (*A part.*) Fâcheuse rencontre!... que vient-il faire ici?

L'INTENDANT. Si vous voulez attendre un instant, messieurs, je vais aller prévenir le propriétaire du château.

DESMARAIS. Pardon, monsieur l'intendant, M. de Marcilly n'est pas...

L'INTENDANT, *saluant.* Le propriétaire de ce château, monsieur Desmarais.

Il sort.

SCÈNE IX.

THÉODORE, SAINT-JULIEN ET DESJARDINS.

THÉODORE. Je bénis le hasard qui nous rassemble; mais voudrais-tu m'expliquer...

SAINT-JULIEN. Parbleu! tu dois bien le savoir.

THÉODORE. Moi?

DESMARAIS, *bas à Saint-Julien.* Ne dites rien... c'est peut-être un concurrent.

THÉODORE. Alors, si je dois savoir... c'est donc toi qui m'as écrit?...

DESMARAIS, *à part, regardant Saint-Julien.* Aurait-il l'intention de m'abuser?

SAINT-JULIEN, *après un moment d'hésitation.* Moi!... écrit... à toi!...

DESMARAIS. Un mot, monsieur de Saint-Julien.

THÉODORE, *à part.* Ils ne se toisent plus, seraient-ils en froid?

SAINT-JULIEN, *à Théodore.* Je suis à toi dans un instant.

DESMARAIS. Vous permettez, monsieur Darcy?

THÉODORE. A votre aise, messieurs, à votre aise.

Il va examiner les tableaux.

DESMARAIS, *après avoir attiré Saint-Julien à l'écart, à demi-voix.* J'ai l'idée que votre ami Théodore vient pour surenchérir.

SAINT-JULIEN. Lui!

DESMARAIS. Cela peut être. Je vous laisse avec lui, vous allez le forcer à s'expliquer; si mes doutes sont fondées, s'il va enfin sur nos brisées, vous vous arrangerez pour qu'il se désiste à l'instant même.

SAINT-JULIEN. Mais si telle est son intention... par quel moyen?

DESMARAIS. Ceci n'est pas mon affaire!.. Vos poursuites contre monsieur de Marcilly sont à leur terme, il faut que tous ses biens soient à moi avant la fin du jour; vous êtes nanti de l'acte de cession et de la quittance de 250,000 francs.

SAINT-JULIEN. Mais pourtant, Desmarais, si...

DESMARAIS. Je ne pouvais paraître dans cette affaire comme acquéreur... Il fallait choisir un ami intime... *intime*, vous me comprenez... le plus difficile a été fait par vous avec beaucoup d'habileté... Il n'y a plus qu'un pas à franchir... le plus simple!... Si cette affaire échouait... ce ne serait donc pas votre maladresse que j'accuserais... mais votre mauvaise foi... et alors je serais forcé de ressusciter certaine plainte en banqueroute... frauduleuse, qui pourrait vous faire condamner aux galères, et que j'ai retirée sous condition... sous condition.... vous m'entendez?

SAINT-JULIEN. Quoi! vous seriez capable?...

DESMARAIS. Le château pour moi... on à vous l'infamie... Le propriétaire va venir... sans doute pour terminer... Je vous quitte... Causez avec monsieur... dans deux heures tout doit être fini... Je reviendrai donc dans deux heures.

Il salue Théodore et sort.

SCÈNE X.

THÉODORE, SAINT-JULIEN.

SAINT-JULIEN, *tombant accablé dans un fauteuil.* Grand Dieu! jusqu'où suis-je descendu?

THÉODORE, *courant à lui.* Que t'a donc dit cet homme?

SAINT-JULIEN, *se relevant vivement.* Rien, rien. (*A part.*) Maîtrisons mon émotion. (*Regardant vers la porte du fond.*) Mais je n'ai pas de temps à perdre... Veux-tu me répondre franchement?

THÉODORE. Ai-je jamais parlé autrement?

SAINT-JULIEN. Non... un mot... ta parole, et je te crois.

THÉODORE. Quelle agitation!

SAINT-JULIEN, *hésitant.* Avant tout, Théodore... dans cette mauvaise affaire... où je fus compromis...

THÉODORE, *lui serrant la main.* Ton innocence a été reconnue... et je n'en avais jamais douté.

SAINT-JULIEN, *à part.* Hélas! (*Haut.*) Eh bien... n'est-ce pas pour acquérir le domaine de Marcilly que tu es en ce moment dans ce château?

THÉODORE, *riant.* Acquérir! Ah! la bonne plaisanterie!... Ha! ha! ha! mais c'est qu'il prend sa mine la plus grave pour me demander cela... Ha! ha! ha!

SAINT-JULIEN. Trève à ta gaieté! réponds moi, Théodore, réponds-moi!

THÉODORE. Quoi! ce serait sérieusement? Ah ça, voyons, mon bonhomme, est-ce que depuis que nous ne nous sommes vus, tu serais devenus fou?... Mais je suis homme de lettres, mon ami, je suis homme de lettres!

SAINT-JULIEN. Ce n'est pas une raison... De notre temps j'ai vu des hommes de lettres...

THÉODORE. Acheter des châteaux!... c'est juste... de notre temps... parce que jadis... oui, oui... c'est vrai... ça s'est vu... rarement... mais enfin ça s'est vu.

SAINT-JULIEN. Eh bien, toi qui as beaucoup travaillé... qui as eu de nombreux succès... qui rêvais au collége la gloire et la fortune?...

THÉODORE, *avec un soupir.* Tu as raison; alors je rêvais tout cela... mais pour faire de ce beau songe une réalité... il fallait avoir moins de laisser-aller, plus de prudence et surtout plus de savoir-faire... et voilà ce que je n'avais pas.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Peut-on, réponds-moi, dans sa carrière
Fixer le Dieu qui nous fait briller,
Quand on chérit trop la bonne chère
Et qu'on a son cœur pour trésorier?
Quand je voulais soutenir la lutte,
Plutus vite me jouait un tour,
Et ce qui me venait de la flûte
S'en retournait toujours au tambour. } *Bis.*

SAINT-JULIEN. Ainsi, tu serais?...

THÉODORE. Pauvre? non, pas tout à fait... malgré mes folies, j'ai su me réserver encore cinq ou six mille francs de rente; mais tu conviendras qu'avec ça on ne peut pas acheter des propriétés de sept cent mille francs!

SAINT-JULIEN. Oh! oui, je te crois!

THÉODORE. Mais pourquoi ces questions?

SAINT-JULIEN. Je serai aussi franc que toi : je te prenais pour un concurrent.

THÉODORE. Comment! c'est toi qui veux?...

SAINT-JULIEN. Oui, je veux acheter ce domaine.

THÉODORE. Tu as donc refait ta fortune?

SAINT-JULIEN. Peut-être!

THÉODORE, *à part.* Dix-huit ans?... Ce rendez-vous... (*Haut.*) Alors c'est toi qui m'as écrit cette lettre anonyme?

SAINT-JULIEN. Cette lettre!... mais elle est semblable à celle-ci.

THÉODORE, *à part.* Ce n'est pas lui! qui donc alors?... oh! je devine; soyons aussi discret qu'Ernestine et madame Benoît, et attendons les événements.

SAINT JULIEN. Les craintes de Desmarais étaient vaines... Je suis sauvé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'INTENDANT, ANTOINE.

L'INTENDANT. Monsieur Antoine!

THÉODORE. Mon ami!

L'intendant sort.

SAINT-JULIEN, *interdit.* Antoine! Antoine! ici! quel pressentiment!

ANTOINE. Eh bien, Saint-Julien?

SAINT-JULIEN, *hésitant.* Par quel hasard... tous trois réunis... en ces lieux?

ANTOINE, *avec bonhomie.* En serais-tu donc fâché?

SAINT-JULIEN. Non, non; mais je n'aime pas les énigmes, et il y en a une ici, dont sans doute tu vas nous donner le mot?

ANTOINE, *gravement.* C'est possible. (*Reprenant sa bonhomie.*) Pourquoi d'abord ne pas se donner la main, comme trois vieux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps? (*Saint-Julien lui donne la main en tremblant.*) Sois le bienvenu, Théodore; je connais l'espoir qui t'amène. Mais toi, Saint-Julien, car entre bons camarades on ne doit rien se cacher, ne pourrais-tu pas nous dire les motifs qui t'ont conduit ici?

SAINT-JULIEN, *cherchant à se rassurer.* Cet interrogatoire....

ANTOINE. Tu ne t'en souviens peut-être plus... Attends, je vais aider à ta mémoire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Monsieur Desmarais demande à être introduit.

SAINT-JULIEN, *à part.* Déjà !... Je me sens défaillir !

ANTOINE. Qu'il attende... Son tour viendra.

L'Intendant sort.

SCÈNE XIII.

THÉODORE, ANTOINE, SAINT-JULIEN.

ANTOINE, *continuant tranquillement.* Je te disais donc que je puis rappeler tes souvenirs.

SAINT-JULIEN, *à part.* Que va-t-il me dire?

ANTOINE. Tu viens ici, Saint-Julien, pour te rendre acquéreur des biens du malheureux comte de Marcilly.

SAINT-JULIEN. D'où sais-tu cela?

ANTOINE. Je le sais, ça suffit; qu'as-tu à répondre?

SAINT-JULIEN. Eh bien, oui, c'est la vérité.

THÉODORE. Il me l'a dit lui-même, tout à l'heure.

ANTOINE. Oh! il ne t'a pas tout dit, j'en jurerais! il ne t'a pas dit que dans cette affaire, noire comme la bouteille à l'encre, il n'était que le prête-nom d'un misérable, qui veut dépouiller sa dupe et son bienfaiteur.

THÉODORE. O ciel!

SAINT-JULIEN. Dépouiller!

ANTOINE. Oui, dépouiller... Il ne t'a pas dit que : grâce à la fausseté de sa position, enserré dans les griffes d'un vautour plus adroit que lui en intrigue, il n'a pas eu la force de vaincre sa nature astucieuse, et qu'il a regardé simplement comme une bonne affaire la plus infâme des spoliations.

SAINT-JULIEN. Antoine!

ANTOINE. Il me semble que mes renseignements sont très-bons, qu'en dis-tu?

SAINT-JULIEN. Tes reproches, quoique je ne te reconnaisse aucun droit de m'en faire, pourraient m'atteindre s'ils s'adressaient à moi seul... mais n'y a-t-il donc que moi qui me livre à de semblables spéculations?... Jette les yeux sur certaines fortunes très-honorées; la source où elles ont pris naissance diffère-t-elle donc tant de celle où je vais puiser?

ANTOINE. Oh! *très-honorées!*... c'est une question, nom d'un kilo!... mais au moins ces gens-là ont eu le courage d'y aller puiser eux-mêmes et à visage découvert à ta source... et ils auraient rougi d'être les hommes de paille d'un Desmarais.

SAINT-JULIEN. Quelle loi défend donc d'obtenir l'objet de son désir au meilleur marché possible?

ANTOINE. Tu l'entends, Théodore, tu l'entends! Tu trouves alors très-simple et très-loyal de payer avec une créance de jeu de deux ou trois cent mille francs, qui n'est pas très-claire encore, une propriété qui en vaut positivement sept cent mille.

SAINT-JULIEN. Elle ne les vaut pas!

ANTOINE. Elle ne les vaut pas? Mais cette œuvre du diable ne s'accomplira pas, nom d'un kilo! Je n'en fais pas le fier, moi, je te sauverai cette mauvaise action. Elle ne les vaut pas! Crois-tu donc que je ne me connaisse pas aussi bien que toi en affaires?... Elle ne les vaut pas!... Pourquoi donc que moi, qui ne jette pas mon argent par les fenêtres, foi de boucher, je les ai comptés ce matin à monsieur de Marcilly?

THÉODORE. Mon bon Antoine!

SAINT-JULIEN, *terrifié.* Toi! tu as acheté?

ANTOINE.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Oui, ce matin à ce brave homme,
Qui se désolait grâce à vous,
En bons écus j'ai compté cette somme.
Il m'appelait son ang'... mais, entre nous,
C'était tout simpl', puisque j'ai des gros sous.
Si dans c' bas monde, où l' bon Dieu nous éprouve,
Plus qu'on ne l' veut on rencontr' des brigands, (*bis.*)
Il faut bien aussi qu'il s'y trouve,
Par-ci, par-là, quelqu's honnêtes gens.

SAINT-JULIEN. Toi! toi!

ANTOINE. Oui; ce château, ce domaine, tout est à moi, l'affaire est consommée et voilà le secret de notre réunion. Dans dix-huit ans, avons-nous dit, celui de nous trois qui aura fait fortune... donnera chez lui rendez-vous aux deux autres... Les dix-huit ans sont révolus; aujourd'hui vous êtes chez moi, et voilà la chose. (*Théodore se jette dans ses bras; allant à Saint-Julien qui est resté immobile à sa place.*) Eh bien, et toi? Tu me gardes rancune. C'est vrai, j'ai été un peu dur... même pour un vieil ami... mais si cette leçon te profite...

SAINT-JULIEN. Une leçon! oh! oui. Desmarais va venir... lui! lui!... acquéreur... et moi... moi!...

ANTOINE. Qu'est-ce qu'il a donc?

SAINT-JULIEN. Mais, malheureux!... il y va pour moi des galères.

THÉODORE. Des galères!

ANTOINE. Que signifie?...

SAINT-JULIEN. Tu ne sais donc pas que je

suis l'esclave de Desmarais, qu'il tient l'anneau de ma chaîne; que depuis dix ans, trompé par lui, je suis complétement dans sa dépendance; que, maître des titres qu'il m'a fait signer dans des crises malheureuses, il peut d'un mot m'envoyer aux galères comme banqueroutier frauduleux?

ANTOINE, *tranquillement*. Ce n'est que ça?

SAINT-JULIEN. Tu ne m'as donc pas entendu?

ANTOINE. Si! si. J'ai bien compris... J'ai compris que, de faute en faute, tu en es arrivé... d'abord à ne pouvoir te passer de lui; qu'ensuite il a jeté le grappin sur toi, et qu'après t'avoir compromis... Mais si aujourd'hui je te croyais autre chose qu'un instrument forcé d'être docile, supposes-tu que je te demanderais ta main?

SAINT-JULIEN. Il est capable de me perdre.

ANTOINE. Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

SAINT-JULIEN. Oh! cet horrible sang-froid! Mais non, ta vieille amitié pour moi se réveillera!

ANTOINE. Et si c'était par amitié pour toi que je te refuse?

SAINT-JULIEN. Tu céderas à ma prière, tu rompras ton marché?

ANTOINE. Jamais!

SAINT-JULIEN. Jamais!... Voilà donc cet ancien camarade à l'âme si bonne! tout bêtement orgueilleux, il ne nous réunit chez lui, après dix-huit ans, que pour nous écraser de son luxe... que pour jouir de mon ignominie, dont il était instruit d'avance... Tu prends une noble revanche de quelques sarcasmes de collége! Toi, mon ami!... Adieu, adieu... Je ne vois plus en toi que mon ennemi le plus implacable.

Pendant cette sortie, Antoine, immobile, l'a contemplé avec une compassion douloureuse.

THÉODORE, *l'arrêtant*. Que viens-tu de dire, malheureux! lui ton ennemi! mais tu ne sais donc pas quelle dette sacrée tu as contractée envers lui? Providence de ta famille, il est né pour notre bonheur à tous!... Où est ta fille?

SAINT-JULIEN. Ma fille!

THÉODORE. Tu ne le sais pas... car sa mère en se séparant de toi te l'avait trop bien cachée... Cependant, depuis deux ans, ta fille est presque orpheline... et alors elle est donc déshonorée ou malheureuse... malheureuse au point de vivre du travail de ses mains.

SAINT-JULIEN. O mon Dieu!

THÉODORE. Mais non, Ernestine est belle, innocente et riche... elle a tous les talents, toutes les vertus... C'est un ange digne de la main d'un monarque... Mais qui donc a veillé sur cette fleur exposée à tous les orages? qui a dit: Cette enfant va périr de misère, mais c'est la fille d'un ami, elle sera la mienne. Je remplacerai son père, et si un jour il l'exige, je la lui rendrai l'orgueil de son sexe... Eh bien, est-ce qu'à ton tour tu ne m'as pas compris? est-ce que tu ne vas pas répondre à mes questions?

SAINT-JULIEN. Antoine! Antoine! le malheur m'a ôté la raison!... pardonne à mon repentir.

Il tombe à ses pieds.

ANTOINE, *le relevant et le serrant sur son cœur*. Pauvre Saint-Julien!

SAINT-JULIEN. Mais ma fille, que je n'ai pas vue depuis si longtemps, oh! montre-la-moi... par pitié!

ANTOINE. La voilà! Ernestine! cours dans les bras de ton père!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ERNESTINE, Mme BENOIT.

SAINT-JULIEN. Oh! qu'elle est belle! je la reconnais! et c'est à toi! à toi! Antoine... Ah! comment m'acquitter de tant de bienfaits?

ANTOINE. Rien de plus simple... Voyons, voyons, remets-toi. Tu vois bien ce gaillard-là! (*Il désigne Théodore.*) Eh bien, il aime ta fille depuis qu'elle est venue au monde... La petite dissimulée le lui rend bien, et je n'attendais que ton consentement pour les unir.

Mme BENOIT. Voilà le grand mot lâché!

SAINT-JULIEN. N'avais-tu pas bien acquis le droit de disposer d'elle?... Que béni soit le jour où je trouve un fils dans un ami d'enfance!... Mais que dis-je?... fuis, ma fille!... fuis, Théodore!... fuyez-moi tous!... pour prix de la tendresse que vous m'avez conservée... je vous rapporte le déshonneur!

ERNESTINE. Si vous partez, mon père, je ne vous quitte plus.

ANTOINE. Eh! bon Dieu! qu'ont-ils donc tous encore?

SAINT-JULIEN, *bas*. Mais il est là!

ANTOINE, *bien haut*. Qui?

SAINT-JULIEN. Desmarais!... il va venir.

ANTOINE, *tranquillement*. Tiens, c'est juste... je l'avais oublié. (*A madame Benoit.*) Introduisez monsieur Desmarais dit de Marcilly.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DESMARAIS.

ANTOINE. Vous avez à parler au propriétaire du château?

DESMARAIS. Je sais tout, monsieur An-

toine... ce n'est donc pas à vous que j'ai affaire ici... mais bien à M. de Saint-Julien.

ANTOINE. C'est cependant à moi qu'il faudra répondre, monsieur Desmarais, dit de Marcilly.

DESMARAIS. Je ne vous connais pas.

ANTOINE. Mais, moi, je vous connais... et je n'en fais pas le fier!... Depuis quinze ans vous êtes le mauvais génie de mon pauvre ami de collége; depuis quinze ans, exploitant sa manie d'intrigue, c'est vous qui l'avez poussé dans l'abîme, et si vous n'y êtes pas tombé vous-même, c'est qu'il vous a toujours servi de parachute.

DESMARAIS. Eh! monsieur...

ANTOINE. Vous trouvez sans doute que je ne vous connais pas encore assez... Attendez... C'est vous qui, profitant du malheur d'un noble comte que vous aviez escroqué au jeu...

DESMARAIS. Monsieur!

ANTOINE. Je maintiens le terme... et je suis bon pour en répondre. C'est vous, dis-je, qui l'avez forcé à vous adopter pour fils, afin d'éblouir vos concitoyens à l'aide d'un beau nom... Commencez-vous à croire que je vous connais, monsieur Desmarais?

DESMARAIS. Mais, monsieur, savez-vous ce qu'il en peut coûter de s'attaquer à un homme de mon caractère et dans ma position?

ANTOINE. Votre position! Oh! je sais que, grâce à votre infernale adresse, vous êtes monté très-haut! aussi je me dis à part moi: Il va être bien dur à ce pauvre innocent de descendre... mais il le faut pourtant, monsieur, et cela, à l'heure même.

DESMARAIS. Qu'osez-vous dire? tant d'audace à la fin...

ANTOINE. Vous allez rendre à Saint-Julien les traites qu'il ne vous doit pas, et qui le mettent à votre disposition; vous ferez casser vous-même l'acte d'adoption qui lie le vice à la vertu; vous enverrez votre démission de la place que vous occupez; et quand vous aurez exécuté tout cela, je vous ferai grâce et je vous permettrai d'aller vous faire pendre ailleurs... Voyons, acceptez-vous mon traité de paix?

DESMARAIS. Me faire grâce, à moi!... c'est moi plutôt, monsieur Antoine le boucher, qui vous ferai repentir de votre insolence... L'insulte est publique, et je vais de ce pas porter ma plainte.

ANTOINE. Pardon, monsieur... encore un mot... votre route est par Poissy... Prenez garde en traversant cette charmante ville de passer devant la maison centrale.

DESMARAIS. Que dit-il?

ANTOINE. Qu'avez-vous donc?... n'auriez-vous pas de goût pour la capitale des bœufs et des moutons? C'est peut-être à cause des souvenirs que vous y avez laissés.

TOUS. O mon Dieu!

DESMARAIS. Monsieur, quand on avance de pareils faits...

ANTOINE. On doit les prouver, je le sais... ça vous étonne que j'en sache si long... mais quoi d'extraordinaire?... en ma qualité de boucher, depuis dix-huit ans je vais souvent à Poissy... Oh! vous avez souvent mangé de ma marchandise dans la plus grande maison du pays... j'en ai toujours été le fournisseur... Allons, voyons, un peu de bonne volonté, et convenez donc enfin que je vous connais.

DESMARAIS. Mais non, cet homme ne peut rien prouver. (*Haut.*) Vous cherchez à m'intimider par une nouvelle calomnie.

ANTOINE. Une calomnie! Diable! vous êtes difficile à contenter... Puisque les paroles ne peuvent vous déterminer à signer mon traité de paix, les écrits seront peut-être plus puissants... Je veux régaler l'assemblée de ce certificat, signé, timbré, et parfaitement légalisé.

DESMARAIS, *à part.* Je suis perdu!

ANTOINE, *lisant.* Nous, etc., directeur de la maison centrale de Poissy, certifions que le nommé Jacques-François Duterrain. (*Parlé.*) De Duterrain vous avez fait Desmarais... on fait quelquefois les uns avec les autres. (*Lisant.*) Que le nommé, etc..., y a passé six années consécutives pour vols qualifiés; en foi de quoi, etc., etc.

TOUS, *reculant.* Un voleur!

ANTOINE. Quant à l'identité, en vous conduisant à votre ancienne demeure...

AIR *de Garrick.*

Depuis longtemps quand je vous regardais,
Mon cher monsieur, il m' semblait vous connaître;
Mais cependant je me disais:
Prenons bien gard', je m' trompe peut-être;
Mais quand plus tard, de méfait en méfait,
Vous avanciez vers la puissance,
Mon souvenir était moins imparfait,
Et c' certificat tout à fait
Achève la reconnaissance.

DESMARAIS, *présentant un portefeuille à Saint-Julien.* Monsieur de Saint-Julien, voici vos traites. (*A Antoine.*) Monsieur, je vous obéirai en tout pour le reste.

ANTOINE. Quand vous aurez réglé tous nos comptes, vous recevrez votre certificat, franc de port...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* DESMARAIS.

ANTOINE, *à Saint-Julien.* Eh bien! suis-je encore ton implacable ennemi?

SAINT-JULIEN. Tu es notre ange gardien !

ANTOINE. Je pouvais le démasquer plus tôt, mais je n'étais pas sûr de ton repentir. (*Prenant Théodore et Saint-Julien par-dessous le bras.*) Mes bons amis, au collége, Saint-Julien devait arriver à la fortune par l'intrigue, vous voyez où elle l'a conduit. Toi, Théodore, le génie devait te rendre millionnaire; mais son budget est restreint, et il a tant de courtisans à satisfaire ! Moi, je n'étais qu'une bête tout bonnement... et je n'en fais pas le fier... Alors je me suis dit :

AIR : *Le beau Lycas.*

Sur le latin en vain je m'use
Et sur le grec encor bien mieux ;
Laissons donc là *musa*, la muse ;
Je n' s'rai jamais un homm' studieux.
Êtr' quelqu' chose est fort difficile (*bis.*)
Pourtant je voudrais parvenir !
Eh ! bien, soyons pour en finir
Tout simplement un imbécile ; } *Bis.*
J'en ai vu beaucoup réussir.

Et j'ai réussi !

ERNESTINE. Pour notre bonheur à tous.

ANTOINE. Oui, mes amis ; car en disant que je suis riche, c'est dire que vous l'êtes aussi, puisque désormais tout sera commun entre nous. (*A Théodore.*) Sois l'époux d'Ernestine, vous êtes mes enfants, vous serez mes héritiers... Toi, Saint-Julien, tu te relèveras, j'ai des capitaux ; mais tu me permettras de te donner de temps en temps quelques conseils... et, si vous êtes heureux, je ne vous demanderai qu'un peu d'amitié en échange de votre bonheur.

TOUS. Bon Antoine !

Mme BENOIT. Mon cher maître !

L'INTENDANT. Monsieur, tout le monde est là.

THÉODORE. Qu'est-ce donc ?

ANTOINE. Eh ! nom d'un kilo ! ne faut-il pas fêter l'anniversaire de notre serment et célébrer tes fiançailles avec ma pupille ?

Les portes du fond s'ouvrent et l'on voit une table richement servie autour de laquelle sont les invités d'Antoine le verre à la main.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LES INVITÉS.

CHOEUR FINAL.

AIR *de Robert le Diable.*

Fêtons dans l'ivresse
L'homme plein de cœur !
Qu'il vive sans cesse
Pour notre bonheur !

77868

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46.

Digitized by Google